VOYAGES

DE GULLIVER

TOME PREMIER.

DEUXIÈME PARTIE.

Se vend à Paris, chez Alphonse LECLERE,
libraire, rue de Vaugirard, 15.

N° 58.

Sur cent cinquante exemplaires.

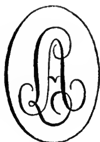
Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie,
rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21.

VOYAGES

DE GULLIVER

TOME PREMIER.

DEUXIEME PARTIE.



A PARIS.

AN M DCCC LX.

VOYAGES
DE GULLIVER.

SECONDE PARTIE.

VOYAGE A BROBDINGNAG.

CHAPITRE PREMIER.

L'auteur, après avoir essuyé une grande tempête, se met dans une chaloupe pour descendre à terre, et est saisi par un des habitants du pays. Comment il en est traité. Idée du pays et du peuple.

Ayant été condamné par la nature et par la fortune à une vie agitée,

deux mois après mon retour, comme j'ai dit, j'abandonnai encore mon pays natal, et je m'embarquai dans les Dunes, le 20 juin 1702, sur un vaisseau nommé l'*Aventure*, dont le capitaine, Jean Nicolas, de la province de Cornouaille, partoit pour Surate, nous eûmes le vent très favorable jusqu'à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, où nous mouillâmes pour faire aiguade. Notre capitaine se trouvant alors incommodé d'une fievre intermittente, nous ne pûmes quitter le cap qu'à la fin du mois de mars. Alors nous remîmes à la voile, et notre voyage fut heureux jusqu'au détroit de Madagascar. Mais, étant arrivés au nord de cette isle, les vents, qui dans ces mers soufflent toujours également entre le nord et l'ouest depuis le commencement de décembre jusqu'au commencement

de mai, commencerent le 29 avril à souffler très violemment du côté de l'ouest; ce qui dura vingt jours de suite, pendant lesquels nous fûmes poussés un peu à l'orient des isles Moluques, et environ à trois degrés au nord de la ligne équinoxiale, ce que notre capitaine découvrit par son estimation faite le second jour de mai, que le vent cessa : mais, étant homme très expérimenté dans la navigation de ces mers, il nous ordonna de nous préparer pour le lendemain à une terrible tempête; ce qui ne manqua pas d'arriver. Un vent du sud appelé *monson* commença à s'élever. Appréhendant que le vent ne devînt trop fort, nous serrâmes la voile du beaupré, et mîmes à la cape pour serrer la misaine; mais l'orage augmentant toujours, nous fîmes attacher les canons et serrâmes la misaine.

Le vaisseau étoit au large ; et ainsi nous crûmes que le meilleur parti à prendre étoit d'aller vent derriere. Nous rivâmes la misaine et bordâmes les écoutes ; le timon étoit devers le vent, et le navire se gouvernoit bien. Nous mîmes hors la grande voile ; mais elle fut déchirée par la violence du temps. Après, nous amenâmes la grande vergue pour la dégréer, et coupâmes tous les cordages et le robinet qui la tenoient. La mer étoit très haute, les vagues se brisant les unes contre les autres. Nous tirâmes les bras du timon, et aidâmes au timonier, qui ne pouvoit gouverner seul. Nous ne voulions pas amener le mât du grand hunier, parceque le vaisseau se gouvernoit mieux allant avec la mer, et nous étions persuadés qu'il feroit mieux son chemin le mât gréé. Voyant que nous étions assez au

large après la tempête, nous mîmes hors la misaine et la grande voile, et gouvernâmes auprès du vent : après, nous mîmes hors l'artimon, le grand et le petit hunier. Notre route étoit est-nord-est; le vent étoit au sud-ouest. Nous amarrâmes à tribord, et démarrâmes le bras devers le vent, brassâmes les boulines, et mîmes le navire au plus près du vent, toutes les voiles portant. Pendant cet orage, qui fut suivi d'un vent impétueux d'ouest-sud-ouest, nous fûmes poussés, selon mon calcul, environ cinq cents lieues vers l'orient ; en sorte que le plus vieux et le plus expérimenté des mariniers ne sut nous dire en quelle partie du monde nous étions. Cependant les vivres ne nous manquoient pas, notre vaisseau ne faisoit point d'eau, et notre équipage étoit en bonne santé; mais nous étions réduits à une très

grande disette d'eau. Nous jugeâmes plus à propos de continuer la même route que de tourner au nord, ce qui nous auroit peut-être portés aux parties de la Grande Tartarie qui sont le plus au nord-ouest, et dans la mer Glaciale.

Le seizieme de juin 1703, un garçon découvrit terre du haut du perroquet ; le dix-septieme, nous vîmes clairement une grande isle ou un continent (car nous ne sûmes pas lequel des deux), sur le côté droit duquel il y avoit une petite langue de terre qui s'avancoit dans la mer, et une petite baie trop basse pour qu'un vaisseau de plus de cent tonneaux pût y entrer. Nous jetâmes l'ancre à une lieue de cette petite baie : notre capitaine envoya douze hommes de son équipage bien armés dans la chaloupe, avec des vases pour l'eau, si l'on en

pouvoit trouver. Je lui demandai la permission d'aller avec eux pour voir le pays et faire toutes les découvertes que je pourrois. Quand nous fûmes à terre, nous ne vîmes ni riviere, ni fontaine, ni aucuns vestiges d'habitants, ce qui obligea nos gens à côtoyer le rivage pour chercher de l'eau fraîche proche de la mer. Pour moi, je me promenai seul, et avançai environ un mille dans les terres, où je ne remarquai qu'un pays stérile et plein de rochers. Je commençois à me lasser; et, ne voyant rien qui pût satisfaire ma curiosité, je m'en retournois doucement vers la petite baie, lorsque je vis nos hommes sur la chaloupe qui sembloient tâcher à force de rames de sauver leur vie; et je remarquai en même temps qu'ils étoient poursuivis par un homme d'une grandeur prodigieuse. Quoi-

qu'il fût entré dans la mer, il n'avoit de l'eau que jusqu'aux genoux, et faisoit des enjambées étonnantes; mais nos gens avoient pris le devant d'une demi-lieue, et la mer étant en cet endroit pleine de rochers, le grand homme ne put atteindre la chaloupe. Pour moi, je me mis à fuir aussi vîte que je pus, et je grimpai jusqu'au sommet d'une montagne escarpée qui me donna le moyen de voir une partie du pays. Je le trouvai parfaitement bien cultivé; mais ce qui me surprit d'abord fut la grandeur de l'herbe, qui me parut avoir plus de vingt pieds de hauteur.

Je pris un grand chemin, qui me parut tel, quoiqu'il ne fût pour les habitants qu'un petit sentier qui traversoit un champ d'orge. Là je marchai pendant quelque temps; mais je ne pouvois presque rien voir, le temps

de la moisson étant proche, et les bleds étant hauts de quarante pieds au moins. Je marchai pendant une heure avant que je pusse arriver à l'extrémité de ce champ, qui étoit enclos d'une haie haute au moins de cent vingt pieds; pour les arbres, ils étoient si grands, qu'il me fut impossible d'en supputer la hauteur.

Je tâchois de trouver quelque ouverture dans la haie, quand je découvris un des habitants dans le champ prochain, de la même taille que celui que j'avois vu dans la mer poursuivant notre chaloupe. Il me parut aussi haut qu'un clocher ordinaire, et il faisoit environ cinq toises à chaque enjambée, autant que je pus conjecturer. Je fus frappé d'une frayeur extrême, et je courus me cacher dans le bled, d'où je le vis arrêté à une ouverture de la haie, jetant les yeux çà et là, et

appelant d'une voix plus grosse et plus retentissante que si elle fût sortie d'un porte-voix : le son étoit si fort et si élevé dans l'air, que d'abord je crus entendre le tonnerre. Aussitôt sept hommes de sa taille s'avancerent vers lui, chacun une faucille à la main, chaque faucille étant de la grandeur de six faux. Ces gens n'étoient pas si bien habillés que le premier, dont ils sembloient être les domestiques. Selon les ordres qu'il leur donna, ils allerent pour couper le bled dans le champ où j'étois couché. Je m'éloignai d'eux autant que je pus ; mais je ne me remuois qu'avec une difficulté extrême, car les tuyaux du bled n'étoient pas quelquefois distants de plus d'un pied l'un de l'autre, en sorte que je ne pouvois guere marcher dans cette espece de forêt. Je m'avançai cependant vers un endroit du champ

où la pluie et le vent avoient couché le bled : il me fut alors tout-à-fait impossible d'aller plus loin, car les tuyaux étoient si entrelacés qu'il n'y avoit pas moyen de ramper à travers; et les barbes des épis tombés étoient si fortes et si pointues, qu'elles me perçoient au travers de mon habit, et m'entroient dans la chair. Cependant j'entendois les moissonneurs qui n'étoient qu'à cinquante toises de moi. Étant tout-à-fait épuisé et réduit au désespoir, je me couchai entre deux sillons, et je souhaitai d'y finir mes jours, me représentant ma veuve désolée, avec mes enfants orphelins, et déplorant ma folie qui m'avoit fait entreprendre ce second voyage contre l'avis de tous mes amis et de tous mes parents.

Dans cette terrible agitation, je ne pouvois m'empêcher de songer au

pays de Lilliput, dont les habitants m'avoient regardé comme le plus grand prodige qui avoit jamais paru dans le monde, où j'étois capable d'entraîner une flotte entiere d'une seule main, et de faire d'autres actions merveilleuses dont la mémoire sera éternellement conservée dans les chroniques de cet empire, pendant que la postérité les croira avec peine, quoiqu'attestées par une nation entiere. Je fis réflexion quelle mortification ce seroit pour moi de paroître aussi misérable aux yeux de la nation parmi laquelle je me trouvois alors, qu'un Lilliputien le seroit parmi nous. Mais je regardois cela comme le moindre de mes malheurs; car on remarque que les créatures humaines sont ordinairement plus sauvages et plus cruelles à raison de leur taille; et, en faisant cette réflexion, que pouvois-je

attendre, sinon d'être bientôt un morceau dans la bouche du premier de ces barbares énormes qui me saisiroit? En vérité les philosophes ont raison quand ils nous disent qu'il n'y a rien de grand ou de petit que par comparaison. Peut-être que les Lilliputiens trouveront quelque nation plus petite à leur égard qu'ils ne me le parurent : et qui sait si cette race prodigieuse de mortels ne seroit pas une nation lilliputienne par rapport à celle de quelque pays que nous n'avons pas encore découvert? Mais, effrayé et confus comme j'étois, je ne fis pas alors toutes ces réflexions philosophiques.

Un des moissonneurs, s'approchant à cinq toises du sillon où j'étois couché, me fit craindre qu'en faisant encore un pas je ne fusse écrasé sous son pied, ou coupé en deux par sa

faucille : c'est pourquoi, le voyant près de lever le pied et d'avancer, je me mis à jeter des cris pitoyables, et aussi forts que la frayeur dont j'étois saisi me le put permettre. Aussitôt le géant s'arrêta, et regardant autour et au-dessous de lui avec attention, enfin il m'apperçut. Il me considéra quelque temps avec la circonspection d'un homme qui tâche d'attraper un petit animal dangereux d'une maniere qu'il n'en soit ni égratigné ni mordu, comme j'avois fait moi-même quelquefois à l'égard d'une belette en Angleterre. Enfin il eut la hardiesse de me prendre par les deux fesses, et de me lever à une toise et demie de ses yeux, afin d'observer ma figure plus exactement. Je devinai son intention, et je résolus de ne faire aucune résistance, tandisqu'il me tenoit en l'air à plus de soixante pieds de

terre, quoiqu'il me serrât très cruellement les fesses par la crainte qu'il avoit que je ne glissasse d'entre ses doigts. Tout ce que j'osai faire fut de lever mes yeux vers le soleil, de mettre mes mains dans la posture d'un suppliant, et de dire quelques mots d'un accent très humble et très triste, conformément à l'état où je me trouvois alors ; car je craignois à chaque instant qu'il ne voulût m'écraser, comme nous écrasons d'ordinaire certains petits animaux odieux que nous voulons faire périr. Mais il parut content de ma voix et de mes gestes, et il commença à me regarder comme quelque chose de curieux, étant bien surpris de m'entendre articuler des mots, quoiqu'il ne les comprît pas.

Cependant je ne pouvois m'empêcher de gémir et de verser des larmes;

et, en tournant la tête, je lui faisois entendre, autant que je pouvois, combien il me faisoit de mal par son pouce et par son doigt. Il me parut qu'il comprenoit la douleur que je ressentois ; car, levant un pan de son juste-au-corps, il me mit doucement dedans; et aussitôt il courut vers son maître, qui étoit un riche laboureur, et le même que j'avois vu d'abord dans le champ.

Le laboureur prit un petit brin de paille environ de la grosseur d'une canne dont nous nous appuyons en marchant, et avec ce brin leva les pans de mon juste-au-corps, qu'il me parut prendre pour une espece de couverture que la nature m'avoit donnée. Il souffla mes cheveux pour mieux voir mon visage. Il appela ses valets, et leur demanda, autant que j'en pus juger, s'ils avoient jamais vu



Il appela sa femme .... mais elle jetta des cris effroyables, et recula.

Dessiné par Le Fèvre. Gravé par L. J. Masquelier.

dans les champs aucun animal qui me ressemblât. Ensuite il me plaça doucement à terre sur les quatre pattes; mais je me levai aussitôt, et marchai gravement, allant et venant, pour faire voir que je n'avois pas envie de m'enfuir. Ils s'assirent tous en rond autour de moi pour mieux observer mes mouvements : j'ôtai mon chapeau, et je fis une révérence très soumise au paysan; je me jetai à ses genoux, je levai les mains et la tête, et je prononçai plusieurs mots aussi fortement que je pus. Je tirai une bourse pleine d'or de ma poche, et la lui présentai très humblement. Il la reçut dans la paume de sa main, et la porta bien près de son œil pour voir ce que c'étoit, et ensuite la tourna plusieurs fois avec la pointe d'une épingle qu'il tira de sa manche; mais il n'y comprit rien. Sur cela je lui fis

signe qu'il mît sa main à terre ; et, prenant la bourse, je l'ouvris, et répandis toutes les pieces d'or dans sa main. Il y avoit six pieces espagnoles de quatre pistoles chacune, sans compter vingt ou trente pieces plus petites. Je le vis mouiller son petit doigt sur sa langue, et lever une de mes pieces les plus grosses, et ensuite une autre ; mais il me sembla tout-à-fait ignorer ce que c'étoit. Il me fit signe de les remettre dans ma bourse, et la bourse dans ma poche.

Le laboureur fut alors persuadé qu'il falloit que je fusse une petite créature raisonnable. Il me parla très souvent ; mais le son de sa voix m'étourdissoit les oreilles comme celui d'un moulin à eau : cependant ses mots étoient bien articulés. Je répondis aussi fortement que je pus en plusieurs langues ; et souvent il appliqua

son oreille à une toise de moi, mais inutilement. Ensuite il renvoya ses gens à leur travail; et, tirant son mouchoir de sa poche, il le plia en deux et l'étendit sur sa main gauche, qu'il avoit mise à terre, me faisant signe d'entrer dedans; ce que je pus faire aisément, car elle n'avoit pas plus d'un pied d'épaisseur. Je crus devoir obéir; et, de peur de tomber, je me couchai tout de mon long sur le mouchoir, dont il m'enveloppa; et de cette façon il m'emporta chez lui. Là il appela sa femme, et me montra à elle; mais elle jeta des cris effroyables, et recula, comme font les femmes en Angleterre à la vue d'un crapaud ou d'une araignée. Cependant, lorsqu'au bout de quelque temps elle eut vu toutes mes manieres, et comment j'observois les signes que faisoit son mari, elle

commença à m'aimer très tendrement.

Il étoit environ l'heure de midi, et alors un domestique servit le dîner. Ce n'étoit, suivant l'état simple d'un laboureur, que de la viande grossiere dans un plat d'environ vingt-quatre pieds de diametre. Le laboureur, sa femme, trois enfants, et une vieille grand'mere, composoient la compagnie. Lorsqu'ils furent assis, le fermier me plaça à quelque distance de lui sur la table, qui étoit à-peu-près haute de trente pieds : je me tins aussi loin que je pus du bord, de crainte de tomber. La femme coupa un morceau de viande, ensuite elle émia du pain sur une assiette de bois qu'elle plaça devant moi. Je lui fis une révérence très humble, et, tirant mon couteau et ma fourchette, je me mis à manger, ce qui leur donna un très

grand plaisir. La maîtresse envoya sa servante chercher une petite tasse qui servoit à boire des liqueurs, et qui contenoit environ douze pintes, et la remplit de boisson. Je levai le vase avec une grande difficulté, et, d'une maniere très respectueuse, je bus à la santé de madame, exprimant les mots aussi fortement que je pouvois en anglais; ce qui fit faire à la compagnie de si grands éclats de rire, que peu s'en fallut que je n'en devinsse sourd. Cette boisson avoit à-peu-près le goût du petit cidre, et n'étoit pas désagréable. Le maître me fit signe de venir à côté de son assiette de bois; mais, en marchant trop vite sur la table, une petite croûte de pain me fit broncher et tomber sur le visage, sans pourtant me blesser. Je me levai aussitôt; et, remarquant que ces bonnes gens en étoient fort touchés, je

pris mon chapeau, et, le faisant tourner sur ma tête, je fis trois acclamations pour marquer que je n'avois point reçu de mal. Mais en avançant vers mon maître (c'est le nom que je lui donnerai désormais), le dernier de ses fils, qui étoit assis le plus proche de lui, et qui étoit très malin et âgé d'environ dix ans, me prit par les jambes, et me tint si haut dans l'air, que je me trémoussai de tout mon corps. Son pere m'arracha d'entre ses mains, et en même temps lui donna sur l'oreille gauche un si grand soufflet, qu'il en auroit presque renversé une troupe de cavalerie européenne, et en même temps lui ordonna de se lever de table. Mais, ayant à craindre que le garçon ne gardât quelque ressentiment contre moi, et me souvenant que tous les enfants chez nous sont naturellement mé-

chants à l'égard des oiseaux, des lapins, des petits chats, et des petits chiens, je me mis à genoux, et, montrant le garçon au doigt, je me fis entendre à mon maître autant que je pus, et le priai de pardonner à son fils. Le pere y consentit, et le garçon reprit sa chaise; alors je m'avançai jusqu'à lui, et lui baisai la main.

Au milieu du dîner, le chat favori de ma maîtresse sauta sur elle. J'entendis derriere moi un bruit ressemblant à celui de douze faiseurs de bas au métier; et, tournant ma tête, je trouvai que c'étoit un chat qui miauloit. Il me parut trois fois plus grand qu'un bœuf, comme je le jugeai en voyant sa tête et une de ses pattes pendant que sa maîtresse lui donnoit à manger et lui faisoit des caresses. La férocité du visage de cet animal me déconcerta tout-à-fait, quoique je

me tinsse au bout le plus éloigné de la table, à la distance de cinquante pieds, et quoique ma maîtresse tînt le chat de peur qu'il ne s'élançât sur moi. Mais il n'y eut point d'accident, et le chat m'épargna.

Mon maître me plaça à une toise et demie du chat; et comme j'ai toujours éprouvé que lorsque l'on fuit devant un animal féroce, ou que l'on paroît en avoir peur, c'est alors qu'on en est infailliblement poursuivi, je résolus de faire bonne contenance devant le chat, et de ne point paroître craindre ses griffes. Je marchai hardiment devant lui, et je m'avançai jusqu'à dix-huit pouces, ce qui le fit reculer comme s'il eût eu lui-même peur de moi. J'eus moins d'appréhension des chiens. Trois ou quatre entrerent dans la salle, entre lesquels il y avoit un mâtin d'une grosseur

égale à celle de quatre éléphants, et un lévrier un peu plus haut que le mâtin, mais moins gros.

Sur la fin du dîner, la nourrice entra, portant entre ses bras un enfant de l'âge d'un an, qui, aussitôt qu'il m'apperçut, poussa des cris si forts, qu'on auroit pu, je crois, les entendre facilement du pont de Londres jusqu'à Chelsea. L'enfant, me regardant comme une poupée ou une babiole, crioit afin de m'avoir pour lui servir de jouet. La mere m'éleva et me donna à l'enfant, qui se saisit bientôt de moi, et mit ma tête dans sa bouche, où je commençai à hurler si horriblement, que l'enfant, effrayé, me laissa tomber. Je me serois infailliblement cassé la tête, si la mere n'avoit pas tenu son tablier sous moi. La nourrice, pour appaiser son poupon, se servit d'un hochet, qui étoit un

gros pilier creux, rempli de grosses pierres, et attaché par un cable au milieu du corps de l'enfant ; mais cela ne put l'appaiser, et elle se trouva réduite à se servir du dernier remede, qui fut de lui donner à tetter. Il faut avouer que jamais objet ne me dégoûta comme la vue des tettons de cette nourrice, et je ne sais à quoi je puis les comparer.

Cela me fait penser aux tettons de nos dames anglaises, qui sont si charmants, et qui ne nous paroissent tels que parcequ'ils sont proportionnés à notre vue et à notre taille ; cependant le microscope, qui les grossit et nous en fait paroître plusieurs parties qui échappent à nos yeux, les enlaidit extrêmement : tels me parurent les tettons énormes de cette nourrice. C'est ainsi qu'étant à Lilliput une femme me disoit que je lui paroissois

très laid, qu'elle découvroit de grands trous dans ma peau, que les poils de ma barbe étoient dix fois plus forts que les soies d'un sanglier, et que mon teint, composé de différentes couleurs, étoit tout-à-fait désagréable, quoique je sois blond, et que je passe pour avoir le teint assez beau.

Après le dîner mon maître alla retrouver ses ouvriers; et, à ce que je pus comprendre par sa voix et par ses gestes, il chargea sa femme de prendre un grand soin de moi. J'étois bien las, et j'avois une grande envie de dormir; ce que ma maîtresse appercevant, elle me mit dans son lit, et me couvrit avec un mouchoir blanc, mais plus large que la grande voile d'un vaisseau de guerre.

Je dormis pendant deux heures, et songeai que j'étois chez moi avec ma femme et mes enfants; ce qui

augmenta mon affliction quand je m'éveillai, et me trouvai tout seul dans une chambre vaste de deux ou trois cents pieds de largeur, et de plus de deux cents de hauteur, et couché dans un lit large de dix toises. Ma maîtresse étoit sortie pour les affaires de la maison, et m'avoit enfermé au verrou. Le lit étoit élevé de quatre toises: cependant quelques nécessités naturelles me pressoient de descendre, et je n'osois appeler : quand je l'eusse essayé; c'eût été inutilement, avec une voix comme la mienne, et y ayant une si grande distance de la chambre où j'étois à la cuisine, où la famille se tenoit. Sur ces entrefaites deux rats grimperent le long des rideaux, et se mirent à courir sur le lit : l'un approcha de mon visage; sur quoi je me levai tout effrayé, et mis le sabre à la main

pour me défendre. Ces animaux horribles eurent l'insolence de m'attaquer des deux côtés; mais je fendis le ventre à l'un, et l'autre s'enfuit. Après cet exploit je me couchai pour me reposer et reprendre mes esprits. Ces animaux étoient de la grosseur d'un mâtin, mais infiniment plus agiles et plus féroces; en sorte que si j'eusse ôté mon ceinturon et mis bas mon sabre avant que de me coucher, j'aurois été infailliblement dévoré par deux rats.

Bientôt après, ma maîtresse entra dans la chambre; et me voyant tout couvert de sang, elle accourut, et me prit dans sa main. Je lui montrai avec mon doigt le rat mort, en souriant et en faisant d'autres signes, pour lui faire entendre que je n'étois pas blessé; ce qui lui donna de la joie. Je tâchai de lui faire entendre

que je souhaitois fort qu'elle me mît à terre, ce qu'elle fit; mais ma modestie ne me permit pas de m'expliquer autrement qu'en montrant du doigt la porte, et en faisant plusieurs révérences. La bonne femme m'entendit, mais avec quelque difficulté, et, me reprenant dans sa main, alla dans le jardin, où elle me mit à terre. Je m'éloignai environ à cent toises; et, lui faisant signe de ne me pas regarder, je me cachai entre deux feuilles d'oseille, et y fis ce que vous pouvez deviner.

CHAPITRE II.

Portrait de la fille du laboureur. L'auteur est conduit à une ville où il y avoit un marché, et ensuite à la capitale. Détail de son voyage.

MA maîtresse avoit une fille de l'âge de neuf ans, enfant qui avoit beaucoup d'esprit pour son âge. Sa mere, de concert avec elle, s'avisa d'accommoder pour moi le berceau de sa poupée avant qu'il fût nuit. Le berceau fut mis dans un petit tiroir de cabinet, et le tiroir posé sur une tablette suspendue, de peur des rats : ce fut là mon lit pendant tout le temps que je demeurai avec ces bonnes gens. Cette jeune fille étoit

si adroite, qu'après que je me fus déshabillé une ou deux fois en sa présence, elle sut m'habiller et me déshabiller quand il lui plaisoit, quoique je ne lui donnasse cette peine que pour lui obéir. Elle me fit six chemises, et d'autres sortes de linge, de la toile la plus fine qu'on pût trouver (qui à la vérité étoit plus grossiere que des toiles de navire), et les blanchit toujours elle-même. Ma blanchisseuse étoit encore ma maîtresse d'école qui m'apprenoit la langue. Quand je montrois quelque chose du doigt, elle m'en disoit le nom aussitôt; en sorte qu'en peu de temps je fus en état de demander presque tout ce que je souhaitois; elle avoit en vérité un très bon naturel. Elle me donna le nom de *Grildrig*, mot qui signifie ce que les Latins appellent *nanunculus*, les Italiens *homuncele-*

tino, et les Anglois *mannikin*. C'est à elle que je fus redevable de ma conservation. Nous étions toujours ensemble : je l'appelois *Glumdalclitch*, ou la petite nourrice; et je serois coupable d'une très noire ingratitude si j'oubliois jamais ses soins et son affection pour moi : je souhaite de tout mon cœur être un jour en état de les reconnoître, au lieu d'être peut-être l'innocente mais malheureuse cause de sa disgrace, comme j'ai trop de lieu de l'appréhender.

Il se répandit alors dans tout le pays que mon maître avoit trouvé un petit animal dans les champs, environ de la grosseur d'un *splacknock*, (animal de ce pays long d'environ six pieds), et de la même figure qu'une créature humaine; qu'il imitoit l'homme dans toutes ses actions,

et sembloit parler une petite espece de langue qui lui étoit propre; qu'il avoit déja appris plusieurs de leurs mots; qu'il marchoit droit sur les deux pieds, étoit doux et traitable, venoit quand il étoit appelé, faisoit tout ce qu'on lui ordonnoit de faire, avoit les membres délicats, et un teint plus blanc et plus fin que celui de la fille d'un seigneur à l'âge de trois ans. Un laboureur voisin, et intime ami de mon maître, lui rendit visite exprès pour examiner la vérité du bruit qui s'étoit répandu. On me fit venir aussitôt; on me mit sur une table, où je marchai comme on me l'ordonna. Je tirai mon sabre, et le remis dans son fourreau; je fis la révérence à l'ami de mon maître, je lui demandai dans sa propre langue comment il se portoit, et lui dis qu'il étoit le bien venu, le tout sui-

vant les instructions de ma petite maîtresse. Cet homme, à qui le grand âge avoit fort affoibli la vue, mit ses lunettes pour me regarder mieux ; sur quoi je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Les gens de la famille, qui découvrirent la cause de ma gaieté, se prirent aussi à rire ; de quoi le vieux penard fut assez bête pour se fâcher. Il avoit l'air d'un avare, et il le fit bien paroître par le conseil détestable qu'il donna à mon maître de me faire voir pour de l'argent, à quelque jour de marché, dans la ville prochaine, qui étoit éloignée de notre maison environ de vingt-deux milles. Je devinai qu'il y avoit quelque dessein sur le tapis, lorsque je remarquai mon maître et son ami parlant ensemble tout bas à l'oreille pendant un assez long temps, et quelquefois

me regardant et me montrant au doigt.

Le lendemain au matin, *Glumdalclitch*, ma petite maîtresse, me confirma dans ma pensée en me racontant toute l'affaire, qu'elle avoit apprise de sa mere. La pauvre fille me mit dans son sein, et versa beaucoup de larmes. Elle appréhendoit qu'il ne m'arrivât du mal, que je ne fusse froissé, estropié, et peut-être écrasé par des hommes grossiers et brutaux qui me manieroient rudement. Comme elle avoit remarqué que j'étois modeste de mon naturel, et très délicat dans tout ce qui regardoit mon honneur, elle gémissoit de me voir exposé pour de l'argent à la curiosité du plus bas peuple. Elle disoit que son papa et sa maman lui avoient promis que *Grildrid* seroit tont à elle, mais qu'elle voyoit bien

qu'on la vouloit tromper comme on avoit fait l'année derniere, quand on feignit de lui donner un agneau qui, quand il fut gras, fut vendu à un boucher. Quant à moi, je puis dire en vérité que j'eus moins de chagrin que ma petite maîtresse. J'avois conçu de grandes espérances, qui ne m'abandonnerent jamais, que je recouvrerois un jour ma liberté; et à l'égard de l'ignominie d'être porté çà et là comme un monstre, je songeois qu'une telle disgrace ne me pourroit jamais être reprochée, et ne flétriroit point mon honneur lorsque je serois de retour en Angleterre, parceque le roi même de la Grande-Bretagne, s'il se trouvoit en pareille situation, auroit un pareil sort.

Mon maître, suivant l'avis de son ami, me mit dans une caisse et, le jour de marché suivant, me mena à

la ville prochaine avec sa petite fille. La caisse étoit fermée de tous côtés, et étoit seulement percée de quelques trous pour laisser entrer l'air. La fille avoit pris le soin de mettre sous moi le matelas du lit de sa poupée: cependant je fus horriblement agité et rudement secoué dans ce voyage, quoiqu'il ne durât pas plus d'une demi-heure. Le cheval faisoit à chaque pas environ quarante pieds, et trottoit si haut, que l'agitation étoit égale à celle d'un vaisseau dans une tempête furieuse: le chemin étoit un peu plus long que de Londres à Saint-Albans. Mon maître descendit de cheval à une auberge où il avoit coutume d'aller; et, après avoir pris conseil avec l'hôte et avoir fait quelques préparatifs nécessaires, il loua le *glultrud*, ou le crieur public, pour donner avis à toute la ville d'un petit animal étran-

ger, qu'on feroit voir à l'enseigne de l'*aigle verte*, qui étoit moins gros qu'un *splucknock*, et ressemblant dans toutes les parties de son corps à une créature humaine, qui pouvoit prononcer plusieurs mots, et faire une infinité de tours d'adresse.

Je fus posé sur une table dans la salle la plus grande de l'auberge, qui étoit presque large de trois cents pieds en carré. Ma petite maîtresse se tenoit debout sur un tabouret bien près de la table, pour prendre soin de moi et m'instruire de ce qu'il falloit faire. Mon maître, pour éviter la foule et le désordre, ne voulut pas permettre que plus de trente personnes entrassent à-la-fois pour me voir. Je marchai çà et là sur la table suivant les ordres de la fille : elle me fit plusieurs questions qu'elle sut être à ma portée, et proportionnées à la

connoissance que j'avois de la langue, et je répondis le mieux et le plus haut que je pus. Je me retournai plusieurs fois vers toute la compagnie, et fis mille révérences. Je pris un dé plein de vin, que *Glumdalclitch* m'avoit donné pour un gobelet, et je bus à leur santé. Je tirai mon sabre et fis le moulinet à la façon des maîtres d'armes d'Angleterre. La fille me donna un bout de paille, dont je fis l'exercice comme d'une pique, ayant appris cela dans ma jeunesse. Je fus montré ce jour-là douze fois, et fus obligé de répéter toujours les mêmes choses, jusqu'à ce que je fusse presque mort de lassitude, d'ennui et de chagrin.

Ceux qui m'avoient vu firent de tous côtés des rapports si merveilleux, que le peuple vouloit ensuite enfoncer les portes pour entrer. Mon maî-

tre, ayant en vue ses propres intérêts, ne voulut permettre à personne de me toucher, excepté à ma petite maîtresse; et, pour me mettre plus à couvert de tout accident, on avoit rangé des bancs autour de la table à une telle distance que je ne fusse à portée d'aucun spectateur. Cependant un petit écolier malin me jeta une noisette à la tête, et il s'en fallut peu qu'il ne m'attrapât. Elle fut jetée avec tant de force que, s'il n'eût pas manqué son coup, elle m'auroit infailliblement fait sauter la cervelle, car elle étoit presque aussi grosse qu'un melon; mais j'eus la satisfaction de voir le petit écolier chassé de la salle.

Mon maître fit afficher qu'il me feroit voir encore le jour de marché suivant : cependant il me fit faire une voiture plus commode, vu que j'avois été si fatigué de mon premier voyage,

et du spectacle que j'avois donné pendant huit heures de suite, que je ne pouvois plus me tenir debout et que j'avois presque perdu la voix. Pour m'achever, lorsque je fus de retour, tous les gentilshommes du voisinage, ayant entendu parler de moi, se rendirent à la maison de mon maître. Il y en avoit un jour plus de trente, avec leurs femmes et leurs enfants; car ce pays, aussi-bien que l'Angleterre, est peuplé de gentilshommes fainéants et désœuvrés.

Mon maître, considérant le profit que je pouvois lui rapporter, résolut de me faire voir dans les villes du royaume les plus considérables. S'étant donc fourni de toutes les choses nécessaires à un long voyage, après avoir réglé ses affaires domestiques et dit adieu à sa femme, le dix-septieme août 1703, environ deux mois

après mon arrivée, nous partîmes pour nous rendre à la capitale, située vers le milieu de cet empire, et environ à quinze cents lieues de notre demeure. Mon maître fit monter sa fille en trousse derriere lui : elle me porta dans une boîte attachée autour de son corps, doublée du drap le plus fin qu'elle avoit pu trouver.

Le dessein de mon maître fut de me faire voir sur la route, dans toutes les villes, bourgs et villages un peu fameux, et de parcourir même les châteaux de la noblesse qui l'éloigneraient peu de son chemin. Nous faisions de petites journées, seulement de quatre-vingts ou cent lieues; car *Glumdalclitch*, exprès pour m'épargner de la fatigue, se plaignit qu'elle étoit bien incommodée du trot du cheval. Souvent elle me tiroit de la caisse pour me

donner de l'air, et me faire voir le pays. Nous passâmes cinq ou six rivieres plus larges et plus profondes que le Nil et le Gange; et il n'y avoit guere de ruisseau qui ne fût plus grand que la Tamise au pont de Londres. Nous fûmes trois semaines dans notre voyage, et je fus montré dans dix-huit grandes villes, sans compter plusieurs villages et plusieurs châteaux de la campagne.

Le vingt-sixieme jour d'octobre nous arrivâmes à la capitale, appelée dans leur langue *Lorbruldrud*, ou *l'Orgueil de l'univers*. Mon maître loua un appartement dans la rue principale de la ville, peu éloignée du palais royal, et distribua, selon la coutume, des affiches contenant une description merveilleuse de ma personne et de mes talents. Il loua une très grande salle de trois ou

quatre cents pieds de large, où il plaça une table de soixante pieds de diametre sur laquelle je devois jouer mon rôle; il la fit entourer de palissades pour m'empêcher de tomber en bas. C'est sur cette table qu'on me montra dix fois par jour, au grand étonnement et à la satisfaction de tout le peuple. Je savois alors passablement parler la langue, et j'entendois parfaitement tout ce qu'on disoit de moi; d'ailleurs j'avois appris leur alphabet, et je pouvois, quoiqu'avec peine, lire et expliquer les livres; car *Glumdalclitch* m'avoit donné des leçons chez son pere, et aux heures de loisir pendant notre voyage. Elle portoit un petit livre dans sa poche un peu plus gros qu'un volume d'Atlas, livre à l'usage des jeunes filles, et qui étoit une espece de catéchisme en abrégé; elle

s'en servoit pour m'enseigner les lettres de l'alphabet, et elle m'en interprétoit les mots.

CHAPITRE III.

L'auteur mandé pour se rendre à la cour; la reine l'achete, et le présente au roi. Il dispute avec les savants de sa majesté. On lui prépare un appartement. Il devient favori de la reine. Il soutient l'honneur de son pays. Ses querelles avec le nain de la reine.

Les peines et les fatigues qu'il me falloit essuyer chaque jour apporterent un changement considérable à ma santé : car plus mon maître gagnoit, plus il devenoit insatiable. J'avois perdu entièrement l'appétit,

et j'étois presque devenu un squelette. Mon maître s'en apperçut, et, jugeant que je mourrois bientôt, résolut de me faire valoir autant qu'il pourroit. Pendant qu'il raisonnoit de cette façon, un *slardral*, ou écuyer du roi, vint ordonner à mon maître de m'amener incessamment à la cour pour le divertissement de la reine et de toutes ses dames. Quelques unes de ces dames m'avoient déjà vu, et avoient rapporté des choses merveilleuses de ma figure mignonne, de mon maintien gracieux, et de mon esprit délicat. Sa majesté et sa suite furent extrêmement diverties de mes manieres. Je me mis à genoux et demandai d'avoir l'honneur de baiser son pied royal; mais cette princesse gracieuse me présenta son petit doigt, que j'embrassai entre mes deux bras, et dont j'ap-

pliquai le bout avec respect à mes levres. Elle me fit des questions générales touchant mon pays et mes voyages, auxquelles je répondis aussi distinctement et en aussi peu de mots que je pus. Elle me demanda si je serois bien aise de vivre à la cour; je fis la révérence jusqu'au bas de la table sur laquelle j'étois monté, et répondis humblement que j'étois l'esclave de mon maître; mais que, s'il ne dépendoit que de moi, je serois charmé de consacrer ma vie au service de sa majesté. Elle demanda ensuite à mon maître s'il vouloit me vendre. Lui, qui s'imaginoit que je n'avois pas un mois à vivre, fut ravi de la proposition, et fixa le prix de ma vente à mille pieces d'or, qu'on lui compta sur-le-champ. Je dis alors à la reine que, puisque j'étois devenu un humble

esclave de sa majesté, je lui demandois la grace que *Glumdalclitch*, qui avoit toujours eu pour moi tant d'attention, d'amitié et de soin, fût admise à l'honneur de son service, et continuât d'être ma gouvernante. Sa majesté y consentit, et y fit consentir aussi le laboureur, qui étoit bien aise de voir sa fille à la cour. Pour la pauvre fille, elle ne pouvoit cacher sa joie. Mon maître se retira, et me dit en partant qu'il me laissoit dans un bon endroit : à quoi je ne répliquai que par une révérence cavaliere.

La reine remarqua la froideur avec laquelle j'avois reçu le compliment et l'adieu du laboureur, et m'en demanda la cause : je pris la liberté de répondre à sa majesté que je n'avois point d'autre obligation à mon dernier maître que celle de n'avoir pas écrasé un pauvre animal innocent

trouvé par hasard dans son champ; que ce bienfait avoit été assez bien payé par le profit qu'il avoit fait en me montrant pour de l'argent, et par le prix qu'il venoit de recevoir en me vendant; que ma santé étoit très altérée par mon esclavage et par l'obligation continuelle d'entretenir et d'amuser le menu peuple à toutes les heures du jour; et que si mon maître n'avoit pas cru ma vie en danger, sa majesté ne m'auroit pas eu à si bon marché; mais que comme je n'avois pas lieu de craindre d'être désormais si malheureux sous la protection d'une princesse si grande et si bonne, l'ornement de la nature, l'admiration du monde, les délices de ses sujets, et le phénix de la création, j'espérois que l'appréhension qu'avoit eue mon dernier maître seroit vaine, puisque je trouvois

déja mes esprits ranimés par l'influence de sa présence très auguste.

Tel fut le sommaire de mon discours, prononcé avec plusieurs barbarismes et en hésitant souvent.

La reine, qui excusa avec bonté les défauts de ma harangue, fut surprise de trouver tant d'esprit et de bon sens dans un petit animal : elle me prit dans ses mains, et sur-le-champ me porta au roi, qui étoit alors retiré dans son cabinet. Sa majesté, prince très sérieux et d'un visage austere, ne remarquant pas bien ma figure à la premiere vue, demanda froidement à la reine depuis quand elle étoit devenue si amoureuse d'un *splacknock* (car il m'avoit pris pour cet insecte). Mais la reine, qui avoit infiniment de l'esprit, me mit doucement debout sur l'écritoire du roi, et m'ordonna de dire moi-même à

sa majesté ce que j'étois. Je le fis en très-peu de mots ; et *Glumdalclitch*, qui étoit restée à la porte du cabinet, ne pouvant pas souffrir que je fusse long-temps hors de sa présence, entra, et dit à sa majesté comment j'avois été trouvé dans un champ.

Le roi, aussi savant qu'aucune personne de ses états, avoit été élevé dans l'étude de la philosophie, et sur-tout des mathématiques : cependant, quand il vit de près ma figure et ma démarche, avant que j'eusse commencé à parler, il s'imagina que je pourrois être une machine artificielle comme celle d'un tourne-broche, ou tout au plus d'une horloge inventée et exécutée par un habile artiste. Mais quand il eut entendu ma voix, et qu'il eut trouvé du raisonnement dans les petits sons que

je rendois, il ne put cacher son étonnement et son admiration.

Il envoya chercher trois fameux savants qui alors étoient de quartier à la cour et dans leur semaine de service (selon la coutume admirable de ce pays). Ces messieurs, après avoir examiné ma figure avec beaucoup d'exactitude, raisonnerent différemment sur mon sujet. Ils convenoient tous que je ne pouvois pas être produit suivant les lois ordinaires de la nature, parceque j'étois dépourvu de la faculté naturelle de conserver ma vie, soit par l'agilité, soit par la facilité de grimper sur un arbre, soit par le pouvoir de creuser la terre, et d'y faire des trous pour m'y cacher comme les lapins. Mes dents, qu'ils considérerent longtemps, les firent conjecturer que j'étois un animal carnassier.

..

Un de ces philosophes avança que j'étois un embryon, un pur avorton : mais cet avis fut rejeté par les deux autres, qui observerent que mes membres étoient parfaits et achevés dans leur espece, et que j'avois vécu plusieurs années ; ce qui parut évident par ma barbe, dont les poils se découvroient avec un microscope. On ne voulut pas avouer que j'étois un nain, parceque ma petitesse étoit hors de comparaison ; car le nain favori de la reine, le plus petit qu'on eût jamais vu dans ce royaume, avoit près de trente pieds de haut. Après un grand débat on conclut unanimement que je n'étois qu'un *relplum scalcath*, qui, étant interprété littéralement, veut dire *lusus naturæ ;* décision très conforme à la philosophie moderne de l'Europe, dont les professeurs, dédaignant le vieux

subterfuge des *causes occultes*, à la faveur duquel les sectateurs d'Aristote tâchent de masquer leur ignorance, ont inventé cette solution merveilleuse de toutes les difficultés de la physique. Admirable progrès de la science humaine !

Après cette conclusion décisive je pris la liberté de dire quelques mots : je m'adressai au roi, et protestai à sa majesté que je venois d'un pays où mon espece étoit répandue en plusieurs millions d'individus des deux sexes, où les animaux, les arbres et les maisons étoient proportionnés à ma petitesse, et où par conséquent je pouvois être aussi bien en état de me défendre et de trouver ma nourriture, mes besoins et mes commodités, qu'aucun des sujets de sa majesté. Cette réponse fit sourire dédaigneusement les philosophes, qui ré-

pliquerent que le laboureur m'avoit bien instruit, et que je savois ma leçon. Le roi, qui avoit un esprit bien plus éclairé, congédiant ses savants, envoya chercher le laboureur, qui par bonheur n'étoit pas encore sorti de la ville. L'ayant donc d'abord examiné en particulier, et puis l'ayant confronté avec moi et avec la jeune fille, sa majesté commença à croire que ce que je lui avois dit pouvoit être vrai. Il pria la reine de donner ordre qu'on prît un soin particulier de moi, et fut d'avis qu'il me falloit laisser sous la conduite de *Glumdalclitch*, ayant remarqué que nous avions une grande affection l'un pour l'autre.

La reine donna ordre à son ébéniste de faire une boîte qui me pût servir de chambre à coucher, suivant le modele que *Glumdalclitch*

et moi lui donnerions. Cet homme, qui étoit un ouvrier très adroit, me fit en trois semaines une chambre de bois de seize pieds en quarré, et de douze de haut, avec des fenêtres, une porte, et deux cabinets.

Un ouvrier excellent, qui étoit célebre pour les petits bijoux curieux, entreprit de me faire deux chaises d'une matiere semblable à l'ivoire, et deux tables, avec une armoire pour mettre mes hardes : ensuite la reine fit chercher chez les marchands les étoffes de soie les plus fines pour me faire des habits.

Cette princesse goûtoit si fort mon entretien qu'elle ne pouvoit dîner sans moi ; j'avois une table placée sur celle où sa majesté mangeoit, avec une chaise sur laquelle je me pouvois asseoir. *Glumdalclitch* étoit debout sur un tabouret près de la

table, pour pouvoir prendre soin de moi.

Un jour le prince, en dînant, prit plaisir à s'entretenir avec moi, me faisant des questions touchant les mœurs, la religion, les lois, le gouvernement et la littérature de l'Europe ; et je lui en rendis compte le mieux que je pus. Son esprit étoit si pénétrant, et son jugement si solide, qu'il fit des réflexions et des observations très sages sur tout ce que je lui dis. Lui ayant parlé des deux partis qui divisent l'Angleterre, il me demanda si j'étois un *wigh* ou un *tory ;* puis, se tournant vers son premier ministre, qui se tenoit derriere lui, ayant à la main un bâton blanc presque aussi haut que le grand mât du *Souverain royal :* Hélas ! dit-il, que la grandeur humaine est peu de chose, puisque de vils insectes ont

aussi de l'ambition, avec des rangs et des distinctions parmi eux! Ils ont de petits lambeaux dont ils se parent, des trous, des cages, des boîtes, qu'ils appellent des palais et des hôtels, des équipages, des livrées, des titres, des charges, des occupations, des passions, comme nous. Chez eux on aime, on hait, on trompe, on trahit, comme ici. C'est ainsi que sa majesté philosophoit à l'occasion de ce que je lui avois dit de l'Angleterre; et moi, j'étois confus et indigné de voir ma patrie, la maîtresse des arts, la souveraine des mers, l'arbitre de l'Europe, la gloire de l'univers, traitée avec tant de mépris.

Il n'y avoit rien qui m'offensât et me chagrinât plus que le nain de la reine, qui étant de la taille la plus petite qu'on eût jamais vue dans ce

pays, devint d'une insolence extrême à la vue d'un homme beaucoup plus petit que lui. Il me regardoit d'un air fier et dédaigneux, et railloit sans cesse de ma petite figure. Je ne m'en vengeai qu'en l'appelant *frere*. Un jour, pendant le dîner, le malicieux nain, prenant le temps que je ne pensois à rien, me prit par le milien du corps, m'enleva, et me laissa tomber dans un plat de lait, et aussitôt s'enfuit. J'en eus par-dessns les oreilles; et si je n'avois été un nageur excellent, j'aurois été infailliblement noyé. *Glumdalclitch* dans ce moment étoit par hasard à l'autre extrémité de la chambre. La reine fut si consternée de cet accident qu'elle manqua de présence d'esprit pour m'assister; mais ma petite gouvernante conrut à mon secours, et me tira adroitement hors du plat après que j'eus avalé plus

d'une pinte de lait. On me mit au lit; cependant je ne reçus d'autre mal que la perte d'un habit qui fut tout-à-fait gâté. Le nain fut bien fouetté; et je pris quelque plaisir à voir cette exécution.

Je vais maintenant donner au lecteur une légere description de ce pays, autant que je l'ai pu connoître par ce que j'en ai parcouru. Toute l'étendue du royaume est environ de trois mille lieues de long, et de deux mille cinq cents lieues de large; d'où je conclus que nos géographes de l'Europe se trompent lorsqu'ils croient qu'il n'y a que la mer entre le Japon et la Californie. Je me suis toujours imaginé qu'il devoit y avoir de ce côté-là un grand continent, pour servir de contre-poids au grand continent de Tartarie. On doit donc corriger les cartes, et joindre cette vaste

étendue de pays aux parties nord-ouest de l'Amérique; sur quoi je suis prêt d'aider les géographes de mes lumieres. Ce royaume est une presqu'isle, terminée vers le nord par une chaîne de montagnes, qui ont environ trente milles de hauteur, et dont l'on ne peut approcher à cause des volcans qui y sont en grand nombre sur la cime.

Les plus savants ne savent quelle espece de mortels habite au-delà de ces montagnes, ni même s'il y a des habitants. Il n'y a aucun port dans tout le royaume, et les endroits de la côte où les rivieres vont se perdre dans la mer sont si pleins de rochers hauts et escarpés, et la mer y est ordinairement si agitée, qu'il n'y a presque personne qui ose y aborder; en sorte que ces peuples sont exclus de tout commerce avec

Pag. 228.



Souvent elles me mettoient nud de la tête jusq'aux pieds.

Dessiné par Le Fèvre. *Gravé par L. J. Masquelier.*

le reste du monde. Les grandes rivieres sont pleines de poissons excellents : aussi c'est très-rarement qu'on pêche dans l'océan, parceque les poissons de mer sont de la même grosseur que ceux de l'Europe, et par rapport à eux ne méritent pas la peine d'être pêchés; d'où il est évident que la nature, dans la production des plantes et des animaux d'une grosseur si énorme, se borne tout-à-fait à ce continent; et sur ce point je m'en rapporte aux philosophes. On prend néanmoins quelquefois sur la côte des baleines, dont le petit peuple se nourrit et même se régale. J'ai vu une de ces baleines, qui étoit si grosse qu'un homme du pays avoit de la peine à la porter sur ses épaules. Quelquefois, par curiosité, on en apporte dans des paniers à *Lorbrul-*

grud : j'en ai vu une dans un plat sur la table du roi.

Le pays est très peuplé, car il contient cinquante et une villes, près de cent bourgs entourés de murailles, et un bien plus grand nombre de villages et de hameaux. Pour satisfaire le lecteur curieux il suffira peut-être de donner la description de *Lorbrulgrud.* Cette ville est située sur une riviere qui la traverse, et la divise en deux parties presque égales. Elle contient plus de quatre-vingt mille maisons, et environ six cent mille habitants. Elle a en longueur trois *glonglungs* (qui font environ cinquante-quatre milles d'Angleterre), et deux et demi en largeur, selon la mesure que j'en pris sur la carte royale, dressée par les ordres du roi, qui fut étendue sur la terre exprès

pour moi, et étoit longue de cent pieds.

Le palais du roi est un bâtiment assez peu régulier; c'est plutôt un amas d'édifices, qui a environ sept milles de circuit : les chambres principales sont hautes de deux cents quarante pieds, et larges à proportion.

On donna un carrosse à *Glumdalclitch* et à moi, pour voir la ville, ses places et ses hôtels. Je supputai que notre carrosse étoit environ en quarré comme la salle de Westminster, mais pas tout-à-fait si haut. Un jour nous fîmes arrêter le carrosse à plusieurs boutiques, où les mendiants, profitant de l'occasion, se rendirent en foule aux portieres, et me fournirent les spectacles les plus affreux qu'un œil anglois ait jamais vus. Comme ils étoient difformes, estropiés, sales,

mal-propres, couverts de plaies, de tumeurs et de vermine, et que tout cela me paroissoit d'une grosseur énorme, je prie le lecteur de juger de l'impression que ces objets firent sur moi, et de m'en épargner la description.

Les filles de la reine prioient souvent *Glumdalclitch* de venir dans leurs appartements, et de m'y porter avec elle, pour avoir le plaisir de me voir de près, et de me toucher. Souvent elles me dépouilloient de mes habits, et me mettoient nud de la tête jusqu'aux pieds, pour mieux considérer la délicatesse de mes membres : en cet état elles me flattoient, me mettoient quelquefois dans leur sein, et me faisoient mille petites caresses; mais aucune d'elles n'avoit la peau si douce que *Glumdalclitch*.

Je suis persuadé qu'elles n'avoient pas de mauvaises intentions; elles me traitoient sans cérémonie comme une créature sans conséquence. Elles se déshabilloient sans façon, et ôtoient même leur chemise en ma présence sans prendre les précautions qu'exigent la bienséance et la pudeur. J'étois pendant ce temps-là placé sur leurs toilettes, vis-à-vis d'elles, et étois obligé malgré moi de les voir toutes nues. Je dis malgré moi, car en vérité cette vue ne me causoit aucune tentation et pas le moindre plaisir. Leur peau me sembloit rude, peu unie, et de différentes couleurs, avec des taches çà et là aussi larges qu'une assiette; leurs longs cheveux pendants sembloient des paquets de ficelles : je ne dis rien touchant d'autres endroits de leurs corps. D'où il faut conclure que la beauté des femmes, qui nous

cause tant d'émotion, n'est qu'une chose imaginaire, puisque les femmes de l'Europe ressembleroient à ces femmes dont je viens de parler, si nos yeux étoient des microscopes. Je supplie le beau sexe de mon pays de ne me point savoir mauvais gré de cette observation. Il importe peu aux belles d'être laides pour des yeux perçants qui ne les verront jamais. Les philosophes savent bien ce qui en est; mais lorsqu'ils voient une beauté, ils voient comme tout le monde, et ne sont plus philosophes.

La reine, qui m'entretenoit souvent de mes voyages sur mer, cherchoit toutes les occasions possibles de me divertir quand j'étois mélancolique. Elle me demanda un jour si j'avais l'adresse de manier une voile et une rame, et si un peu d'exercice en

ce genre ne seroit pas convenable à ma santé. Je répondis que j'entendois tous les deux assez bien; car, quoique mon particulier emploi eût été celui de chirurgien, c'est-à-dire médecin de vaisseau, je m'étois trouvé souvent obligé de travailler comme un matelot : mais j'ignorois comment cela se pratiquoit dans ce pays, où la plus petite barque étoit égale à un vaisseau de guerre du premier rang parmi nous ; d'ailleurs un navire proportionné à ma grandeur et à mes forces n'auroit pu flotter long-temps sur leurs rivieres, et je n'aurois pu le gouverner. Sa Majesté me dit que, si je voulois, son menuisier me feroit une petite barque, et qu'elle me trouveroit un endroit où je pourrois naviguer. Le menuisier, suivant mes instructions, dans l'espace de dix jours, me construisit un petit navire

avec tous ses cordages, capable de tenir commodément huit Européens. Quand il fut achevé, la reine donna ordre au menuisier de faire une auge de bois, longue de trois cents pieds, large de cinquante, et profonde de huit; laquelle, étant bien goudronnée pour empêcher l'eau de s'échapper, fut posée sur le plancher, le long de la muraille, dans une salle extérieure du palais. Elle avoit un robinet bien près du fond, pour laisser sortir l'eau de temps en temps, et deux domestiques la pouvoient remplir dans une demi-heure de temps. C'est là que l'on me fit ramer pour mon divertissement, aussi-bien que pour celui de la reine et de ses dames, qui prirent beaucoup de plaisir à voir mon adresse et mon agilité. Quelquefois je haussois ma voile, et puis c'étoit mon affaire de gouverner pendant que les dames

me donnoient un coup de vent avec leurs éventails; et quand elles se trouvoient fatiguées, quelques uns des pages poussoient et faisoient avancer le navire avec leur souffle, tandis que je signalois mon adresse à tribord et à bas-bord selon qu'il me plaisoit. Quand j'avois fini, *Glumdalclitch* reportoit mon navire dans son cabinet, et le suspendoit à un clou pour sécher.

Dans cet exercice il m'arriva une fois un accident qui pensa me coûter la vie; car un des pages ayant mis mon navire dans l'auge, une femme de la suite de *Glumdalclitch* me leva très-officieusement pour me mettre dans le navire : mais il arriva que je glissai d'entre ses doigts; et j'aurois infailliblement tombé de la hauteur de quarante pieds sur le plancher, si, par le plus heureux accident du monde, je n'eusse pas été arrêté par

une grosse épingle qui étoit fichée dans le tablier de cette femme : la tête de l'épingle passa entre ma chemise et la ceinture de ma culotte ; et ainsi je fus suspendu en l'air par mon derriere jusqu'à ce que *Glumdalclitch* accourût à mon secours.

Une autre fois, un des domestiques, dont la fonction étoit de remplir mon auge d'eau fraîche de trois jours en trois jours, fut si négligent qu'il laissa échapper de son seau une grenouille très-grosse sans l'appercevoir. La grenouille se tint cachée jusqu'à ce que je fusse dans mon navire ; alors, voyant un endroit pour se reposer, elle y grimpa, et le fit tellement pencher, que je me trouvai obligé de faire le contrepoids de l'autre côté pour empêcher le navire de s'enfoncer ; mais je l'obligeai à coups de rames de sauter dehors.

Voici le plus grand péril que je courus dans ce royaume. *Glumdalclitch* m'avoit enfermé au verrou dans son cabinet, étant sortie pour des affaires, ou pour faire une visite. Le temps étoit très chaud, et la fenêtre du cabinet étoit ouverte aussi-bien que les fenêtres et la porte de ma boîte : pendant que j'étois assis tranquillement et mélancoliquement près de ma table, j'entendis quelque chose entrer dans le cabinet par la fenêtre et sauter çà et là. Quoique j'en fusse un peu alarmé, j'eus le courage de regarder dehors, mais sans abandonner ma chaise; et alors je vis un animal capricieux bondissant et sautant de tous côtés, qui enfin s'approcha de ma boîte, et la regarda avec une apparence de plaisir et de curiosité, mettant sa tête à la porte et à chaque fenêtre. Je me re-

tirai au coin le plus éloigné de ma boîte; mais cet animal, qui étoit un singe, regardant dedans de tous côtés, me donna une telle frayeur, que je n'eus pas la présence d'esprit de me cacher sous mon lit, comme je pouvois faire très facilement. Après bien des grimaces et des gambades, il me découvrit; et fourrant une de ses pattes par l'ouverture de la porte, comme fait un chat qui joue avec une souris, quoique je changeasse souvent de lieu pour me mettre à couvert de lui, il m'attrapa par les pans de mon juste-au-corps (qui étant fait du drap de ce pays étoit épais et très fort), et me tira dehors. Il me prit dans sa patte droite, et me tint comme une nourrice tient un enfant qu'elle va allaiter, et de la même façon que j'ai vu la même espece d'animal faire avec un jeune chat en Eu-

rope. Quand je me débattois, il me pressoit si fort, que je crus que le parti le plus sage étoit de me soumettre, et d'en passer par tout ce qui lui plairoit. J'ai quelque raison de croire qu'il me prit pour un jeune singe, parcequ'avec son autre patte il flattoit doucement mon visage.

Il fut tout-à-coup interrompu par un bruit à la porte du cabinet, comme si quelqu'un eût tâché de l'ouvrir : soudain il sauta à la fenêtre par laquelle il étoit entré, et de là sur les gouttieres, marchant sur trois pattes, et me tenant dans la quatrieme, jusqu'à ce qu'il eût grimpé à un toit attenant au nôtre. J'entendis dans l'instant jeter des cris pitoyables à *Glumdalclitch*. La pauvre fille étoit au désespoir, et ce quartier du palais se trouva tout en tumulte : les domestiques coururent chercher des

échelles; le singe fut vu par plusieurs personnes assis sur le faite d'un bâtiment, me tenant comme une poupée dans une de ses pattes de devant, et me donnant à manger avec l'autre, fourrant dans ma bouche quelques viandes qu'il avoit attrappées, et me tapant quand je ne voulois pas manger; ce qui faisoit beaucoup rire la canaille qui me regardoit d'en bas; en quoi ils n'avoient pas tort; car, excepté pour moi, la chose étoit assez plaisante. Quelques uns jeterent des pierres, dans l'espérance de faire descendre le singe; mais on défendit de continuer, de peur de me casser la tête.

Les échelles furent appliquées, et plusieurs hommes monterent. Aussitôt le singe effrayé décampa, et me laissa tomber sur une gouttiere. Alors un des laquais de ma petite maîtresse, honnête garçon, grimpa, et, me met-

tant dans la poche de sa culotte, me fit descendre en sûreté.

J'étois presque suffoqué des ordures que le singe avait fourrées dans mon gosier ; mais ma chere petite maîtresse me fit vomir, ce qui me soulagea. J'étois si foible et si froissé des embrassades de cet animal, que je fus obligé de me tenir au lit pendant quinze jours. Le roi et toute la cour envoyerent chaque jour pour demander des nouvelles de ma santé, et la reine me fit plusieurs visites pendant ma maladie. Le singe fut mis à mort, et un ordre fut porté faisant défense d'entretenir désormais aucun animal de cette espece auprès du palais. La premiere fois que je me rendis auprès du roi, après le rétablissement de ma santé, pour le remercier de ses bontés, il me fit l'honneur de railler beaucoup sur cette aventure :

il me demanda quels étoient mes sentiments et mes réflexions pendant que j'étois entre les pattes du singe, de quel goût étoient les viandes qu'il me donnoit, et si l'air frais que j'avois respiré sur le toit n'avoit pas aiguisé mon appétit : il souhaita fort de savoir ce que j'aurois fait en une telle occasion dans mon pays. Je dis à sa majesté qu'en Europe nous n'avions point de singes, excepté ceux qu'on apportoit des pays étrangers, et qui étoient si petits qu'ils n'étoient point à craindre ; et qu'à l'égard de cet animal énorme à qui je venois d'avoir affaire (il étoit en vérité aussi gros qu'un éléphant), si la peur m'avoit permis de penser aux moyens d'user de mon sabre (à ces mots je pris un air fier, et mis la main sur la poignée de mon sabre), quand il a fourré sa patte dans ma chambre, peut-être je

lui aurois fait une telle blessure, qu'il auroit été bien aise de la retirer plus promptement qu'il ne l'avoit avancée. Je prononçai ces mots avec un accent ferme, comme une personne jalouse de son honneur et qui se sent. Cependant mon discours ne produisit rien qu'un éclat de rire, et tout le respect dû à sa majesté de la part de ceux qui l'environnoient ne put les retenir : ce qui me fit réfléchir sur la sottise d'un homme qui tâche de se faire honneur à lui-même en présence de ceux qui sont hors de tous les degrés d'égalité ou de comparaison avec lui. Et cependant ce qui m'arriva alors, je l'ai vu souvent arriver en Angleterre, où un petit homme de néant se vante, s'en fait accroire, tranche du petit seigneur, et ose prendre un air important avec les plus grands du

royaume, parcequ'il a quelque talent.

Je fournissois tous les jours à la cour le sujet de quelque conte ridicule ; et *Glumdalclitch*, quoiqu'elle m'aimât extrêmement, étoit assez méchante pour instruire la reine quand je faisois quelque sottise qu'elle croyoit pouvoir réjouir sa majesté. Par exemple, étant un jour descendu de carrosse à la promenade, où j'étois avec *Glumdalclitch*, porté par elle dans ma boîte de voyage, je me mis à marcher : il y avoit de la bouse de vache dans un sentier; je voulus, pour faire parade de mon agilité, faire l'essai de sauter par-dessus ; mais, par malheur, je sautai mal, et tombai au beau milieu, en sorte que j'eus de l'ordure jusqu'aux genoux. Je me tirai avec peine, et un des laquais me nettoya comme il put avec son mou-

choir. La reine fut bientôt instruite de cette aventure impertinente, et les laquais la divulguerent par-tout.

CHAPITRE IV.

Différentes inventions de l'auteur pour plaire au roi et à la reine. Le roi s'informe de l'état de l'Europe, dont l'auteur lui donne la relation. Les observations du roi sur cet article.

J'AVOIS coutume de me rendre au lever du roi une ou deux fois la semaine, et je m'y étois trouvé souvent lorsqu'on le rasoit; ce qui, au commencement, me faisoit trembler, le rasoir du barbier étant près de deux fois plus long qu'une faux. Sa majesté, selon l'usage du pays, n'étoit rasée que deux fois

par semaine. Je demandai une fois au barbier quelques poils de la barbe de sa majesté : m'en ayant fait présent, je pris un petit morceau de bois, et y ayant fait plusieurs trous à une distance égale avec une aiguille, j'y attachai les poils si adroitement que je m'en fis un peigne ; ce qui me fut d'un grand secours, le mien étant rompu et devenu presque inutile, et n'ayant trouvé dans le pays aucun ouvrier capable de m'en faire un autre.

Je me souviens d'un amusement que je me procurai vers le même temps. Je priai une des femmes-de-chambre de la reine de recueillir les cheveux fins qui tomboient de la tête de sa majesté quand on la peignoit, et de me les donner. J'en amassai une quantité considérable ; et alors, prenant conseil de l'ébéniste qui avoit reçu ordre de faire tous

les petits ouvrages que je lui commanderois, je lui donnai des instructions pour me faire deux fauteuils de la grandeur de ceux qui se trouvoient dans ma boîte, et de les percer de plusieurs petits trous avec une alêne fine. Quand les pieds, les bras, les barres et les dossiers des fauteuils furent prêts, je composai le fond avec les cheveux de la reine, que je passai dans les trous, et j'en fis des fauteuils semblables aux fauteuils de canne dont nous nous servons en Angleterre. J'eus l'honneur d'en faire présent à la reine, qui les mit dans une armoire comme une curiosité.

Elle voulut un jour me faire asseoir dans un de ces fauteuils; mais je m'en excusai, protestant que je n'étois pas assez téméraire et assez insolent pour appliquer mon derriere

sur de respectables cheveux qui avoient autrefois orné la tête de sa majesté. Comme j'avois du génie pour la mécanique, je fis ensuite de ces cheveux une petite bourse très bien travaillée, longue environ de deux aunes, avec le nom de sa majesté tissu en lettres d'or, que je donnai à *Glumdalclitch*, du consentement de la reine.

Le roi, qui aimoit fort la musique, avoit très souvent des concerts, auxquels j'assistois placé dans ma boîte ; mais le bruit étoit si grand, que je ne pouvois guere distinguer les accords : je m'assure que tous les tambours et trompettes d'une armée royale, battant et sonnant à-la-fois tout près des oreilles, n'auroient pu égaler ce bruit. Ma coutume étoit de faire placer ma boîte loin de l'endroit où étoient les acteurs du concert, de

fermer les portes et les fenêtres de ma boîte, et de tirer les rideaux de mes fenêtres; avec ces précautions, je ne trouvois pas leur musique désagréable.

J'avois appris pendant ma jeunesse à jouer du clavecin. *Glumdalclitch* en avoit un dans sa chambre, où un maître se rendoit deux fois la semaine pour lui montrer. La fantaisie me prit un jour de régaler le roi et la reine d'un air anglois sur cet instrument; mais cela me parut extrêmement difficile, car le clavecin étoit long de près de soixante pieds, et les touches larges environ d'un pied; de telle sorte qu'avec mes deux bras bien étendus je ne pouvois atteindre plus de cinq touches, et de plus, pour tirer un son, il me falloit toucher à grands coups de poing. Voici le moyen dont je m'avisai :

j'accommodai deux bâtons environ de la grosseur d'un tricot ordinaire, et je couvris le bout de ces bâtons de peau de souris, pour ménager les touches et le son de l'instrument; je plaçai un banc vis-à-vis, sur lequel je montai; et alors je me mis à courir avec toute le vîtesse et toute l'agilité imaginables sur cette espece d'échafaud, frappant çà et là le clavier avec mes deux bâtons de toute ma force; en sorte que je vins à bout de jouer une gigue angloise à la grande satisfaction de leurs majestés. Mais il faut avouer que je ne fis jamais d'exercice plus violent et plus pénible.

Le roi, qui, comme je l'ai dit, étoit un prince plein d'esprit, ordonnoit souvent de m'apporter dans ma boîte, et de me mettre sur la table de son cabinet: alors il me commandoit de

tirer une de mes chaises hors de la boîte, et de m'asseoir de sorte que je fusse au niveau de son visage. De cette maniere j'eus plusieurs conférences avec lui. Un jour je pris la liberté de dire à sa majesté que le mépris qu'elle avoit conçu pour l'Europe et pour le reste du monde ne me sembloit pas répondre aux excellentes qualités d'esprit dont elle étoit ornée ; que la raison étoit indépendante de la grandeur du corps ; qu'au contraire nous avions observé dans notre pays que les personnes de haute taille n'étoient pas ordinairement les plus ingénieuses ; que, parmi les animaux, les abeilles et les fourmis avoient la réputation d'avoir le plus d'industrie, d'artifice et de sagacité ; et enfin que, quelque peu de cas qu'il fît de ma figure, j'espérois néanmoins pouvoir rendre de grands services à sa

majesté. Le roi m'écouta avec attention, et commença à me regarder d'un autre œil, et à ne plus mesurer mon esprit par ma taille.

Il m'ordonna alors de lui faire une relation exacte du gouvernement d'Angleterre, parceque, quelque prévenus que les princes soient ordinairement en faveur de leurs maximes et de leurs usages, il seroit bien aise de savoir s'il y avoit en mon pays de quoi imiter. Imaginez-vous, mon cher lecteur, combien je désirai alors d'avoir le génie et la langue de Démosthene et de Cicéron, pour être capable de peindre dignement l'Angleterre ma patrie, et d'en tracer une idée sublimé.

Je commençai par dire à sa majesté que nos états étoient composés de deux isles, qui formoient trois puissants royaumes sous un seul souve-

rain, sans compter nos colonies en Amérique. Je m'étendis fort sur la fertilité de notre terrain, et sur la température de notre climat. Je décrivis ensuite la constitution du parlement anglois, composé en partie d'un corps illustre appelé *la chambre des pairs*, personnages du sang le plus noble, anciens possesseurs et seigneurs des plus belles terres du royaume. Je représentai l'extrême soin qu'on prenoit de leur éducation par rapport aux sciences et aux armes, pour les rendre capables d'être conseillers-nés du roi et du royaume, d'avoir part dans l'administration du gouvernement, d'être membres de la plus haute cour de justice, dont il n'y avoit point d'appel, et d'être les défenseurs zélés de leur prince et de leur patrie par leur valeur, leur conduite et leur fidélité; que ces sei-

gneurs étoient l'ornement et la sûreté du royaume, dignes successeurs de leurs ancêtres, dont les honneurs avoient été la récompense d'une vertu insigne, et qu'on n'avoit jamais vu leur postérité dégénérer; qu'à ces seigneurs étoient joints plusieurs saints hommes, qui avoient une place parmi eux sous le titre d'*évêques*, dont la charge particuliere étoit de veiller sur la religion et sur ceux qui la prêchent au peuple; qu'on cherchoit et qu'on choisissoit dans le clergé les plus saints et les plus savants hommes pour les revêtir de cette dignité éminente.

J'ajoutai que l'autre partie du parlement étoit une assemblée respectable, nommée *la chambre des communes*, composée de nobles, choisis librement, et députés par le peuple même, seulement à cause de leurs

lumieres, de leurs talents, et de leur amour pour la patrie, afin de représenter la sagesse de toute la nation. Je dis que ces deux corps formoient la plus auguste assemblée de l'univers, qui, de concert avec le prince, disposoit de tout, et régloit en quelque sorte la destinée de tous les peuples de l'Europe.

Ensuite je descendis aux cours de justice, où étoient assis de vénérables interpretes de la loi, qui décidoient sur les différentes contestations des particuliers, qui punissoient le crime, et protégeoient l'innocence. Je ne manquai pas de parler de la sage et économique administration de nos finances, et de m'étendre sur la valeur et les exploits de nos guerriers de mer et de terre. Je supputai le nombre du peuple, en comptant combien il y avoit de millions d'hommes

de différente religion et de différent parti politique parmi nous. Je n'omis ni nos jeux, ni nos spectacles, ni aucune autre particularité que je crusse pouvoir faire honneur à mon pays; et je finis par un petit récit historique des dernieres révolutions d'Angleterre depuis environ cent ans.

Cette conversation dura cinq audiences, dont chacune fut de plusieurs heures; et le roi écouta le tout avec une grande attention, écrivant l'extrait de presque tout ce que je disois, et marquant en même temps les questions qu'il avoit dessein de me faire.

Quand j'eus achevé mes longs discours, sa majesté, dans une sixieme audience, examinant ses extraits, me proposa plusieurs doutes, et de fortes objections sur chaque article. Elle me demanda d'abord quels

étoient les moyens ordinaires de cultiver l'esprit de notre jeune noblesse; quelles mesures l'on prenoit quand une maison noble venoit à s'éteindre, ce qui devoit arriver de temps en temps; quelles qualités étoient nécessaires à ceux qui devoient être créés nouveaux pairs; si le caprice du prince, une somme d'argent donnée à propos à une dame de la cour et à un favori, ou le dessein de fortifier un parti opposé au bien public, n'étoient jamais les motifs de ces promotions; quel degré de science les pairs avoient dans les lois de leur pays, et comment ils devenoient capables de décider en dernier ressort des droits de leurs compatriotes; s'ils étoient toujours exempts d'avarice et de préjugés; si ces saints évêques dont j'avois parlé parvenoient toujours à ce haut rang par leur science

dans les matieres théologiques et par la sainteté de leur vie ; s'ils n'avoient jamais eu de foiblesses ; s'ils n'avoient jamais intrigué lorsqu'ils n'étoient que de simples prêtres ; s'ils n'avoient pas été quelquefois les aumôniers d'un pair par le moyen duquel ils étoient parvenus à l'évêché, et si, dans ce cas, ils ne suivoient pas toujours aveuglément l'avis du pair, et ne servoient pas sa passion ou son préjugé dans l'assemblée du parlement.

Il voulut savoir comment on s'y prenoit pour l'élection de ceux que j'avois appelés les *communes ;* si un inconnu, avec une bourse bien remplie d'or, ne pouvoit pas quelquefois gagner le suffrage des électeurs à force d'argent, se faire préférer à leur propre seigneur, ou aux plus considérables et aux plus distingués de la

noblesse dans le voisinage : pourquoi on avoit une si violente passion d'être élu pour l'assemblée du parlement, puisque cette élection étoit l'occasion d'une très grande dépense, et ne rendoit rien ; qu'il falloit donc que ces élus fussent des hommes d'un désintéressement parfait et d'une vertu éminente et héroïque, ou bien qu'ils comptassent d'être indemnisés et remboursés avec usure par le prince et par ses ministres, en leur sacrifiant le bien public. Sa majesté me proposa sur cet article des difficultés insurmontables, que la prudence ne me permet pas de répéter.

Sur ce que je lui avois dit de nos *cours de justice*, sa majesté voulut être éclaircie touchant plusieurs articles. J'étois assez en état de la satisfaire, ayant été autrefois presque ruiné par un long procès à la chan-

cellerie, qui fut néanmoins jugé en ma faveur, et que je gagnai même avec les dépens. Il me demanda combien de temps on employoit ordinairement à mettre une affaire en état d'être jugée; s'il en coûtoit beaucoup pour plaider; si les avocats avoient la liberté de défendre des causes évidemment injustes; si l'on n'avoit jamais remarqué que l'esprit de parti et de religion eût fait pencher la balance; si ces avocats avoient quelque connoissance des premiers principes et des lois générales de l'équité, ou s'ils ne se contentoient pas de savoir les lois arbitraires et les coutumes locales du pays; si eux et les juges avoient le droit d'interpréter à leur gré et de commenter les lois; si les plaidoyers et les arrêts n'étoient pas quelquefois contraires les uns aux autres dans la même espece.

Ensuite il s'attacha à me questionner sur l'administration des finances, et me dit qu'il croyoit que je m'étois mépris sur cet article, parceque je n'avois fait monter les impôts qu'à cinq ou six millions par an; que cependant la dépense de l'état alloit beaucoup plus loin, et excédoit beaucoup la recette.

Il ne pouvoit, disoit-il, concevoir comment un royaume osoit dépenser au-delà de son revenu, et manger son bien comme un particulier. Il me demanda quels étoient nos créanciers, et où nous trouverions de quoi les payer; si nous gardions à leur égard les lois de la nature, de la raison et de l'équité. Il étoit étonné du détail que je lui avois fait de nos guerres, et des frais excessifs qu'elles exigeoient. Il falloit certainement, disoit-il, que nous fussions un peuple

bien inquiet et bien querelleur, ou que nous eussions de bien mauvais voisins. Qu'avez-vous à démêler, ajoutoit-il, hors de vos isles? devez-vous y avoir d'autres affaires que celles de votre commerce? devez-vous songer à faire des conquêtes? et ne vous suffit-il pas de bien garder vos ports et vos côtes? Ce qui l'étonna fort, ce fut d'apprendre que nous entretenions une armée dans le sein de la paix et au milieu d'un peuple libre. Il dit que si nous étions gouvernés de notre propre consentement, il ne pouvoit s'imaginer de qui nous avions peur, et contre qui nous avions à nous battre. Il demanda si la maison d'un particulier ne seroit pas mieux défendue par lui-même, par ses enfants et par ses domestiques, que par une troupe de fripons et de coquins tirés par hasard de la lie du

peuple, avec un salaire bien petit, et qui pourroient gagner cent fois plus en nous coupant la gorge.

Il rit beaucoup de ma bizarre arithmétique (comme il lui plut de l'appeler), lorsque j'avois supputé le nombre de notre peuple en calculant les différentes sectes qui sont parmi nous à l'égard de la religion et de la politique.

Il remarqua qu'entre les amusements de notre noblesse j'avois fait mention du jeu. Il voulut savoir à quel âge ce divertissement étoit ordinairement pratiqué, et quand on le quittoit; combien de temps on y consacroit, et s'il n'altéroit pas quelquefois la fortune des particuliers, et ne leur faisoit pas commettre des actions basses et indignes; si des hommes vils et corrompus ne pouvoient pas quelquefois, par leur adresse dans ce

métier, acquérir de grandes richesses, tenir nos pairs mêmes dans une espece de dépendance, les accoutumer à voir mauvaise compagnie, les détourner entierement de la culture de leur esprit et du soin de leurs affaires domestiques, et les forcer, par les pertes qu'ils pouvoient faire, d'apprendre peut-être à se servir de cette même adresse infâme qui les avoit ruinés.

Il étoit extrêmement étonné du récit que je lui avois fait de notre histoire du dernier siecle; ce n'étoit, selon lui, qu'un enchaînement horrible de conjurations, de rebellions, de meurtres, de massacres, de révolutions, d'exils, et des plus énormes effets que l'avarice, l'esprit de faction, l'hypocrisie, la perfidie, la cruauté, la rage, la folie, la haine, l'envie, la malice et l'ambition pouvoient produire.

Sa majesté, dans une autre audience, prit la peine de récapituler la substance de tout ce que j'avois dit, compara les questions qu'elle m'avoit faites avec les réponses que j'avois données; puis, me prenant dans ses mains, et me flattant doucement, s'exprima dans ces mots, que je n'oublierai jamais, non plus que la maniere dont il les prononça: Mon petit ami *Grildrig*, vous avez fait un panégyrique très extraordinaire de votre pays; vous avez fort bien prouvé que l'ignorance, la paresse et le vice, peuvent être quelquefois les seules qualités d'un homme d'état; que les lois sont éclaircies, interprétées, et appliquées le mieux du monde par des gens dont les intérêts et la capacité les portent à les corrompre, à les brouiller, et à les éluder. Je remarque parmi vous une

constitution de gouvernement qui, dans son origine, a peut-être été supportable, mais que le vice a tout-à-fait défigurée. Il ne me paroît pas même, par tout ce que vous m'avez dit, qu'une seule vertu soit requise pour parvenir à aucun rang ou à aucune charge parmi vous. Je vois que les hommes n'y sont point ennoblis par leur vertu; que les prêtres n'y sont point avancés par leur piété ou leur science, les soldats par leur conduite ou leur valeur, les juges par leur intégrité, les sénateurs par l'amour de leur patrie, ni les hommes d'état par leur sagesse. Mais pour vous (continua le roi) qui avez passé la plupart de votre vie dans les voyages, je veux croire que vous n'êtes pas infecté des vices de votre pays; mais, par tout ce que vous m'avez raconté d'abord, et par les réponses

que je vous ai obligé de faire à mes objections, je juge que la plupart de vos compatriotes sont la plus pernicieuse race d'insectes que la nature ait jamais souffert ramper sur la surface de la terre.

CHAPITRE V.

Zele de l'auteur pour l'honneur de sa patrie. Il fait une proposition avantageuse au roi, qui est rejetée. La littérature de ce peuple imparfaite et bornée. Leurs lois, leurs affaires militaires, et leurs partis dans l'état.

L'AMOUR de la vérité m'a empêché de déguiser l'entretien que j'eus alors avec sa majesté. Mais ce même amour ne me permit pas de me taire lors-

que je vis mon cher pays si indignement traité. J'éludois adroitement la plupart de ses questions, et je donnois à chaque chose le tour le plus favorable que je pouvois : car quand il s'agit de défendre ma patrie, et de soutenir sa gloire, je me pique de ne point entendre raison ; alors je n'omets rien pour cacher ses infirmités et ses difformités, et pour mettre sa vertu et sa beauté dans le jour le plus avantageux. C'est ce que je m'efforçai de faire dans les différents entretiens que j'eus avec ce judicieux monarque : par malheur je perdis ma peine.

Mais il faut excuser un roi qui vit entièrement séparé du reste du monde, et qui par conséquent ignore les mœurs et les coutumes des autres nations. Ce défaut de connoissance sera toujours la cause de plusieurs préjugés, et d'une certaine maniere bor-

née de penser, dont le pays de l'Europe est exempt. Il seroit ridicule que les idées de vertu et de vice d'un prince étranger et isolé fussent proposées pour des regles et pour des maximes à suivre.

Pour confirmer ce que je viens de dire, et pour faire voir les effets malheureux d'une éducation bornée, je rapporterai ici une chose qu'on aura peut-être de la peine à croire. Dans la vue de gagner les bonnes graces de sa majesté, je lui donnai un avis d'une découverte faite depuis trois ou quatre cents ans, qui étoit une certaine petite poudre noire qu'une seule petite étincelle pouvoit allumer en un instant, de telle maniere qu'elle étoit capable de faire sauter en l'air des montagnes, avec un bruit et un fracas plus grand que celui du tonnerre; qu'une quantité de cette poudre étant

mise dans un tube de bronze ou de fer, selon sa grosseur, poussoit une balle de plomb ou un boulet de fer avec une si grande violence et tant de vîtesse, que rien n'étoit capable de soutenir sa force; que les boulets, ainsi poussés et chassés d'un tube de fonte par l'inflammation de cette petite poudre, rompoient, renversoient, culbutoient les bataillons et les escadrons, abattoient les plus fortes murailles, faisoient sauter les plus grosses tours, couloient à fond les plus gros vaisseaux; que cette poudre, mise dans un globe de fer lancé avec une machine, brûloit et écrasoit les maisons, et jetoit de tous côtés des éclats qui foudroyoient tout ce qui se rencontroit; que je savois la composition de cette poudre merveilleuse, où il n'entroit que des choses communes et à bon marché; et que je pour-

rois apprendre le même secret à ses sujets, si sa majesté le vouloit; que par le moyen de cette poudre sa majesté briseroit les murailles de la plus forte ville de son royaume, si elle se soulevoit jamais et osoit lui résister; que je lui offrois ce petit présent comme un léger tribut de ma reconnoissance.

Le roi, frappé de la description que je lui avois faite des effets terribles de ma poudre, paroissoit ne pouvoir comprendre comment un insecte impuissant, foible, vil et rampant, avoit imaginé une chose effroyable, dont il osoit parler d'une maniere si familiere, qu'il sembloit regarder comme des bagatelles le carnage et la désolation que produisoit une invention si pernicieuse. Il falloit, disoit-il, que ce fût un mauvais génie, ennemi de Dieu et de ses ouvrages, qui en eût

été l'auteur. Il protesta que, quoique rien ne lui fît plus de plaisir que les nouvelles découvertes, soit dans la nature, soit dans les arts, il aimeroit mieux perdre sa couronne, que de faire usage d'un si funeste secret, dont il me défendit, sous peine de la vie, de faire part à aucun de ses sujets : effet pitoyable de l'ignorance et des bornes d'un prince sans éducation. Ce monarque, orné de toutes les qualités qui gagnent la vénération, l'amour et l'estime des peuples, d'un esprit fort et pénétrant, d'une grande sagesse, d'une profonde science, doué de talents admirables pour le gouvernement, et presque adoré de son peuple, se trouve sottement géné par un scrupule excessif et bizarre, dont nous n'avons jamais eu d'idée en Europe, et laisse échapper une occasion qu'on lui met entre les mains

de se rendre le maître absolu de la vie, de la liberté, et des biens de tous ses sujets! Je ne dis pas ceci dans l'intention de rabaisser les vertus et les lumieres de ce prince, auquel je n'ignore pas néanmoins que ce récit fera tort dans l'esprit d'un lecteur anglois; mais je m'assure que ce défaut ne venoit que d'ignorance, ces peuples n'ayant pas encore réduit la politique en art, comme nos esprits sublimes de l'Europe.

Car il me souvient que, dans un entretien que j'eus un jour avec le roi sur ce que je lui avois dit par hasard qu'il y avoit parmi nous un grand nombre de volumes écrits sur l'art du gouvernement, sa majesté en conçut une opinion très basse de notre esprit, et ajouta qu'il méprisoit et détestoit tout mystère, tout raffinement, et toute intrigue dans les pro-

cédés d'un prince ou d'un ministre d'état. Il ne pouvoit comprendre ce que je voulois dire par les secrets du cabinet. Pour lui, il renfermoit la science de gouverner dans des bornes très étroites, la réduisant au sens commun, à la raison, à la justice, à la douceur, à la prompte décision des affaires civiles et criminelles, et à d'autres semblables pratiques à la portée de tout le monde, et qui ne méritent pas qu'on en parle. Enfin il m'avança ce paradoxe étrange, que si quelqu'un pouvoit faire croître deux épis de bled ou deux brins d'herbe sur un morceau de terre où auparavant il n'y en avoit qu'un, il mériteroit beaucoup du genre humain, et rendroit un service plus essentiel à son pays que toute la race de nos sublimes politiques.

La littérature de ce peuple est fort

peu de chose, et ne consiste que dans la connoissance de la morale, de l'histoire, de la poésie, et des mathématiques ; mais il faut avouer qu'ils excellent dans ces quatre genres.

La derniere de ces connoissances n'est appliquée par eux qu'à tout ce qui est utile ; en sorte que la meilleure partie de nôtre mathématique seroit parmi eux fort peu estimée. A l'égard des entités métaphysiques, des abstractions et des catégories, il me fut impossible de les leur faire concevoir.

Dans ce pays il n'est pas permis de dresser une loi en plus de mots qu'il n'y a de lettres dans leur alphabet, qui n'est composé que de vingt-deux lettres : il y a même très peu de lois qui s'étendent jusqu'à cette longueur. Elles sont toutes exprimées dans les termes les plus clairs et les plus sim-

ples; et ces peuples ne sont ni assez vifs ni assez ingénieux pour y trouver plusieurs sens : c'est d'ailleurs un crime capital d'écrire un commentaire sur aucune loi.

Ils possedent de temps immémorial l'art d'imprimer, aussi bien que les Chinois; mais leurs bibliotheques ne sont pas grandes : celle du roi, qui est la plus nombreuse, n'est composée que de mille volumes rangés dans une galerie de douze cents pieds de longueur où j'eus la liberté de lire tous les livres qu'il me plut. Le livre que j'eus d'abord envie de lire fut mis sur une table, sur laquelle on me plaça : alors, tournant mon visage vers le livre, je commençai par le haut de la page; je me promenai dessus le livre même, à droite et à gauche, environ huit ou dix pas, selon la longueur des lignes, et je reculois à mesure que

j'avançois dans la lecture des pages. Je commençai à lire l'autre page de la même façon, après quoi je tournai le feuillet; ce que je pus difficilement faire avec mes deux mains, car il étoit aussi épais et aussi roide qu'un gros carton.

Leur style est clair, mâle et doux, mais nullement fleuri, parce qu'on ne sait parmi eux ce que c'est que de multiplier les mots inutiles, et de varier les expressions. Je parcourus plusieurs de leurs livres, surtout ceux qui concernoient l'histoire et la morale; entre autres je lus avec plaisir un vieux petit traité qui étoit dans la chambre de *Glumdalclitch :* ce livre étoit intitulé, *Traité de la foiblesse du genre humain*, et n'étoit estimé que des femmes et du petit peuple. Cependant je fus curieux de voir ce qu'un auteur de ce pays pouvoit dire

sur un pareil sujet. Cet écrivain faisoit voir très au long combien l'homme est peu en état de se mettre à couvert des injures de l'air, ou de la fureur des bêtes sauvages; combien il étoit surpassé par d'autres animaux, soit dans la force, soit dans la vîtesse, soit dans la prévoyance, soit dans l'industrie. Il montroit que la nature avoit dégénéré dans ces derniers siecles, et qu'elle étoit sur son déclin.

Il enseignoit que les lois mêmes de la nature exigeoient absolument que nous eussions été au commencement d'une taille plus grande et d'une complexion plus vigoureuse, pour n'être point sujets à une soudaine destruction par l'accident d'une tuile tombant de dessus une maison, ou d'une pierre jetée de la main d'un enfant, ni à être noyés dans un ruisseau. De ces raisonnements l'auteur tiroit plu-

sieurs applications utiles à la conduite de la vie. Pour moi, je ne pouvois m'empêcher de faire des réflexions morales sur cette morale même, et sur le penchant universel qu'ont tous les hommes à se plaindre de la nature, et à exagérer ses défauts. Ces géants se trouvoient petits et foibles. Que sommes-nous donc, nous autres Européens? Ce même auteur disoit que l'homme n'étoit qu'un ver de terre et qu'un atome, et que sa petitesse devoit sans cesse l'humilier. Hélas! que suis-je, me disois-je, moi qui suis au-dessous du rien en comparaison de ces hommes qu'on dit être si petits et si peu de chose?

Dans ce même livre on faisoit voir la vanité du titre d'altesse et de grandeur, et combien il étoit ridicule qu'un homme qui avoit au plus cent cinquante pieds de hauteur osât se dire

haut et grand. Que penseroient les princes et les grands seigneurs d'Europe, disois-je alors, s'ils lisoient ce livre, eux qui, avec cinq pieds et quelques pouces, prétendent sans façon qu'on leur donne de l'*altesse*, et de la *grandeur ?* Mais pourquoi n'ont-ils pas aussi exigé les titres de *grosseur*, de *largeur*, d'*épaisseur ?* Au moins auroient-ils pu inventer un terme général pour comprendre toutes ces dimensions, et se faire appeler *votre étendue*. On me répondra peut-être que ces mots *altesse* et *grandeur* se rapportent à l'ame et non au corps. Mais si cela est, pourquoi ne pas prendre des titres plus marqués et plus déterminés à un sens spirituel ? pourquoi ne se pas faire appeler *votre sagesse*, *votre pénétration*, *votre prévoyance*, *votre libéralité*, *votre bonté*, *votre bon sens*, *votre bel esprit ?* Il faut avouer que

comme ces titres auroient été très beaux et très honorables, ils auroient aussi semé beaucoup d'aménité dans les compliments des inférieurs, rien n'étant plus divertissant qu'un discours plein de contre-vérités.

La médecine, la chirurgie, la pharmacie, sont tres cultivées en ce pays-là. J'entrai un jour dans un vaste édifice, que je pensai prendre pour un arsenal plein de boulets et de canons. C'étoit la boutique d'un apothicaire : ces boulets étoient des pilules, et ces canons des seringues. En comparaison nos plus gros canons sont en vérité de petites coulevrines.

A l'égard de leur milice, on dit que l'armée du roi est composée de cent soixante-seize mille hommes de pied, et trente-deux mille de cavalerie; si néanmoins on peut donner

ce nom à une armée qui n'est composée que de marchands et de laboureurs, dont les commandants ne sont que les pairs et la noblesse, sans aucune paie ou récompense. Ils sont à la vérité assez parfaits dans leurs exercices et ont une discipline très bonne ; ce qui n'est pas très étonnant, puisque chaque laboureur est commandé par son propre seigneur, et chaque bourgeois par les principaux de sa propre ville, élus à la façon de Venise.

Je fus curieux de savoir pourquoi ce prince, dont les états sont inaccessibles, s'avisoit de faire apprendre à son peuple la pratique de la discipline militaire. Mais j'en fus bientôt instruit, soit par les entretiens que j'eus sur ce sujet, soit par la lecture de leurs histoires; car, pendant plusieurs siècles, ils ont été affligés de la ma-

ladie à laquelle tant d'autres gouvernements sont sujets, la pairie et la noblesse disputant souvent pour le pouvoir, le peuple pour la liberté, et le roi pour la domination arbitraire. Ces choses, quoique sagement tempérées par les lois du royaume, ont quelquefois occasionné des partis, allumé des passions, et causé des guerres civiles, dont la derniere fut heureusement terminée par l'aïeul du prince régnant; et la milice alors établie dans le royaume, a toujours subsisté depuis, pour prévenir de nouveaux désordres.

CHAPITRE VI.

Le roi et la reine font un voyage vers la frontiere, où l'auteur les suit. Détail de la maniere dont il sort de ce pays pour retourner en Angleterre.

J'avois toujours dans l'esprit que je recouvrerois un jour ma liberté, quoique je ne pusse deviner par quel moyen, ni former aucun projet avec la moindre apparence de réussir. Le vaisseau qui m'avoit porté, et qui avoit échoué sur ces côtes, étoit le premier vaisseau européen qu'on eût su en avoir approché; et le roi avoit donné des ordres très précis que si jamais il arrivoit qu'un autre parût, il fût tiré à terre, et mis avec tout

l'équipage et les passagers sur un tombereau, et apporté à Lorburlgrud.

Il étoit fort porté à me trouver une femme de ma taille par laquelle je pusse multiplier mon espece. Mais je crois que j'aurois mieux aimé mourir, que de faire de malheureux enfants destinés à être mis en cage, ainsi que des serins de Canarie, et à être ensuite vendus par tout le royaume aux gens de qualité comme petits animaux curieux. J'étois à la vérité traité avec beaucoup de bonté, j'étois le favori du roi et de la reine, et les délices de toute la cour; mais c'étoit sur un état qui ne convenoit pas à la dignité de ma nature humaine. Je ne pouvois d'ailleurs oublier ces précieux gages que j'avois laissés chez moi. Je souhaitois fort de me retrouver parmi des peuples avec lesquels je me pusse entretenir

d'égal à égal, et d'avoir la liberté de me promener par les rues et par les champs sans craindre d'être foulé aux pieds, d'être écrasé comme une grenouille, ou d'être le jouet d'un jeune chien. Mais ma délivrance arriva plus tôt que je ne m'y attendois, et d'une maniere très extraordinaire, ainsi que je vais le raconter fidelement, avec toutes les circonstances de cet admirable événement.

Il y avoit deux ans que j'étois dans ce pays. Au commencement de la troisieme année, *Glumdalclitch* et moi étions à la suite du roi et de la reine, dans un voyage qu'ils faisoient vers la côte méridionale du royaume. J'étois porté à mon ordinaire dans ma boîte de voyage, qui étoit un cabinet très commode, large de douze pieds. On avoit, par mon ordre, attaché un brancard avec des cordons de soie aux

quatre coins du haut de la boîte, afin que je sentisse moins les secousses du cheval sur lequel un domestique me portoit devant lui. J'avois ordonné au menuisier de faire au toit de ma boîte une ouverture d'un pied en quarré pour laisser entrer l'air, en sorte que quand je voudrois on pût l'ouvrir et la fermer avec une planche.

Quand nous fûmes arrivés au terme de notre voyage, le roi jugea à propos de passer quelques jours à une maison de plaisance qu'il avoit proche de Flanflasnic, ville située à dix-huit milles anglois du bord de la mer. *Glumdalclitch* et moi étions bien fatigués : j'étois, moi, un peu enrhumé ; mais la pauvre fille se portoit si mal qu'elle étoit obligée de se tenir toujours dans sa chambre. J'eus envie de voir l'océan. Je fis semblant d'être plus malade que je ne l'étois, et je

demandai la liberté de prendre l'air de la mer avec un page qui me plaisoit beaucoup, et à qui j'avois été confié quelquefois. Je n'oublierai jamais avec quelle répugnance *Glum-dalclitch* y consentit, ni l'ordre sévere qu'elle donna au page d'avoir soin de moi, ni les larmes qu'elle répandit, comme si elle eût eu quelques présages de ce qui me devoit arriver. Le page me porta donc dans ma boîte, et me mena environ à une demi-lieue du palais, vers les rochers, sur le rivage de la mer. Je lui dis alors de me mettre à terre; et levant le chassis d'une de mes fenêtres, je me mis à regarder la mer d'un œil triste. Je dis ensuite au page que j'avois envie de dormir un peu dans mon brancard, et que cela me soulageroit. Le page ferma bien la fenêtre, de peur que je n'eusse froid : je m'en-

dormis bientôt. Tout ce que je puis conjecturer, est que, pendant que je dormois, ce page, croyant qu'il n'y avoit rien à appréhender, grimpa sur les rochers pour chercher des œufs d'oiseaux, l'ayant vu auparavant de ma fenêtre en chercher et en ramasser. Quoi qu'il en soit, je me trouvai soudainement éveillé par une secousse violente donnée à ma boîte, que je sentis tirée en haut, et ensuite portée en avant avec une vitesse prodigieuse. La première secousse m'avoit presque jeté hors de mon brancard, mais ensuite le mouvement fut assez doux. Je criois de toute ma force, mais inutilement. Je regardai à travers ma fenêtre, et je ne vis que des nuages. J'entendois un bruit horrible au-dessus de ma tête, ressemblant à celui d'un battement d'ailes. Alors je commençai à connoître le dangereux état où je me

trouvois, et à soupçonner qu'un aigle avoit pris le cordon de ma boîte dans son bec dans le dessein de la laisser tomber sur quelque rocher, comme une tortue dans son écaille, et puis d'en tirer mon corps pour le dévorer; car la sagacité et l'odorat de cet oiseau le mettent en état de découvrir sa proie à une grande distance, quoique cachée encore mieux que je pouvois être dessous des planches, qui n'étoient épaisses que de deux pouces.

Au bout de quelque temps je remarquai que le bruit et le battement d'ailes s'augmentoient beaucoup, et que ma boîte étoit agitée çà et là comme une enseigne de boutique par un grand vent: j'entendis plusieurs coups violents qu'on donnoit à l'aigle, et puis tout-à-coup je me sentis tomber perpendiculairement pen-

dant plus d'une minute, mais avec une vitesse incroyable. Ma chûte fut terminée par une secousse terrible, qui retentit plus haut à mes oreilles que notre cataracte de *Niagara*; après quoi je fus dans les ténebres pendant une autre minute; et alors ma boite commença à s'élever de manière que je pus voir le jour par le haut de ma fenêtre.

Je connus alors que j'étois tombé dans la mer, et que ma boîte flottoit. Je crus, et je le crois encore, que l'aigle qui emportoit ma boîte avoit été poursuivi de deux ou trois autres aigles, et contraint de me laisser tomber pendant qu'il se défendoit contre les autres qui lui disputoient sa proie. Les plaques de fer attachées au bas de la boîte conserverent l'équilibre, et l'empêcherent d'être brisée et fracassée en tombant.

O que je souhaitai alors d'être secouru par ma chere *Glumdalclitch*, dont cet accident subit m'avoit tant éloigné! je puis dire en vérité qu'au milieu de mes malheurs je plaignois et regrettois ma chere petite maîtresse; que je pensois au chagrin qu'elle auroit de ma perte et au déplaisir de la reine. Je suis sûr qu'il y a très peu de voyageurs qui se soient trouvés dans une situation aussi triste que celle où je me trouvai alors, attendant à tout moment de voir ma boîte brisée, ou au moins renversée par le premier coup de vent, et submergée par les vagues; un carreau de vitre cassé, c'étoit fait de moi. Il n'y avoit rien qui eût pu jusqu'alors conserver ma fenêtre, que des fils de fer assez forts dont elle étoit munie par dehors contre les accidents qui peuvent arriver en voyageant. Je vis l'eau entrer dans

ma boîte par quelques petites fentes, que je tâchai de boucher le mieux que je pus. Hélas! je n'avois pas la force de lever le toit de ma boîte, ce que j'aurois fait si j'avois pu, et me serois tenu assis dessus, plutôt que de rester enfermé dans une espece de fond de cale.

Dans cette déplorable situation, j'entendis, ou je crus entendre quelque sorte de bruit à côté de ma boîte, et bientôt après je commençai à m'imaginer qu'elle étoit tirée, et en quelque façon remorquée; car de temps en temps je sentois une sorte d'effort qui faisoit monter les ondes jusqu'au haut de mes fenêtres, me laissant presque dans l'obscurité. Je conçus alors quelques foibles espérances de secours, quoique je ne pusse me figurer d'où il me pourroit venir. Je montai sur mes chaises, et approchai

ma tête d'une petite fente qui étoit au toit de ma boîte; et alors je me mis à crier de toute mes forces, et à demander du secours dans toutes les langues que je savois. Ensuite j'attachai mon mouchoir à un bâton que j'avois; et le haussant par l'ouverture, je le branlai plusieurs fois dans l'air, afin que si quelque barque ou vaisseau étoit proche, les matelots pussent conjecturer qu'il y avoit un malheureux mortel renfermé dans cette boîte.

Je ne m'apperçus point que tout cela eût rien produit; mais je connus évidemment que ma boîte étoit tirée en avant : au bout d'une heure je sentis qu'elle heurtoit quelque chose de très dur. Je craignis d'abord que ce ne fût un rocher, et j'en fus très alarmé. J'entendis alors distinctement du bruit sur le toit de ma boîte

comme celui d'un cable; ensuite je me trouvai haussé peu-à-peu, au moins trois pieds plus haut que je n'étois auparavant: sur quoi je levai encore mon bâton et mon mouchoir, criant au secours jusqu'à m'enrouer. Pour réponse j'entendis de grandes acclamations répétées trois fois, qui me donnerent des transports de joie qui ne peuvent être conçus que par ceux qui les sentent; en même temps j'entendis marcher sur le toit, et quelqu'un appelant par l'ouverture et criant en anglois, *Y a-t-il là quelqu'un?* Je répondis: Hélas! oui: je suis un pauvre Anglois, réduit par la fortune à la plus grande calamité qu'aucune créature ait jamais soufferte; au nom de Dieu, délivrez-moi de ce cachot. La voix me répondit: Rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre; votre boîte est attachée au

vaisseau, et le charpentier va venir pour faire un trou dans le toit et vous tirer dehors. Je répondis que cela n'étoit pas nécessaire et demanderoit trop de temps; qu'il suffisoit que quelqu'un de l'équipage mît son doigt dans le cordon, afin d'emporter la boîte hors de la mer dans le vaisseau, et après dans la chambre du capitaine. Quelques uns d'entre eux m'entendant parler ainsi, penserent que j'étois un pauvre insensé; d'autres en rirent : je ne pensois pas que j'étois alors parmi des hommes de ma taille et de ma force. Le charpentier vint, et dans peu de minutes fit un trou au haut de ma boîte, large de trois pieds, et me présenta une petite échelle sur laquelle je montai. J'entrai dans le vaisseau en un état très foible.

Les matelots furent tous étonnés,

et me firent mille questions, auxquelles je n'eus pas le courage de répondre. Je m'imaginois voir autant de pygmées, mes yeux étant accoutumés aux objets monstrueux que je venois de quitter. Mais le capitaine, M. Thomas *Wiletcks*, homme de probité et de mérite, originaire de la province de Salop, remarquant que j'étois près de tomber en foiblesse, me fit entrer dans sa chambre, me donna un cordial pour me soulager, et me fit coucher sur son lit, me conseillant de prendre un peu de repos, dont j'avois assez besoin. Avant que je m'endormisse, je lui fis entendre que j'avois des meubles précieux dans ma boîte, un brancard superbe, un lit de campagne, deux chaises, une table, et une armoire; que ma chambre étoit tapissée, ou, pour mieux dire, matelassée d'étoffes de soie et de coton :

que s'il vouloit ordonner à quelqu'un de son équipage d'apporter ma chambre dans sa chambre, je l'y ouvrirois en sa présence, et lui montrerois mes meubles. Le capitaine, m'entendant dire ces absurdités, jugea que j'étois fou : cependant, pour me complaire, il promit d'ordonner ce que je souhaitois ; et montant snr le tillac, il envoya quelques uns de ses gens visiter la caisse.

Je dormis pendant quelqnes heures, mais continuellement troublé par l'idée du pays que j'avois quitté, et du péril que j'avois couru. Cependant quand je m'éveillai je me trouvai assez bien remis. Il étoit huit heures du soir, et le capitaine donna ordre de me servir à sonper incessamment, croyant que j'avois jeûné trop long-temps. Il me régala avec beancoup d'honnêteté, remarquant néan-

moins que j'avois les yeux égarés. Quand on nous eut laissés seuls, il me pria de lui faire le récit de mes voyages, et de lui apprendre par quel accident j'avois été abandonné au gré des flots dans cette grande caisse. Il me dit que sur le midi, comme il regardoit avec sa lunette, il l'avoit découverte de fort loin, l'avoit prise pour une petite barque, et qu'il l'avoit voulu joindre, dans la vue d'acheter du biscuit, le sien commençant à manquer; qu'en approchant il avoit connu son erreur, et avoit envoyé sa chaloupe pour découvrir ce que c'étoit; que ses gens étoient revenus tout effrayés, jurant qu'ils avoient vu une maison flottante; qu'il avoit ri de leur sottise, et s'étoit lui-même mis dans la chaloupe, ordonnant à ses matelots de prendre avec eux un cable très fort; que le temps

étant calme, après avoir ramé autour de la grande caisse et en avoir plusieurs fois fait le tour, il avoit observé ma fenêtre; qu'alors il avoit commandé à ses gens de ramer et d'approcher de ce côté-là; et qu'attachant un cable à une des gâches de la fenêtre, il l'avoit fait remorquer; qu'on avoit vu mon bâton et mon mouchoir hors de l'ouverture, et qu'on avoit jugé qu'il falloit que quelques malheureux fussent renfermés dedans. Je lui demandai si lui ou son équipage n'avoit point vu des oiseaux prodigieux dans l'air dans le temps qu'il m'avoit découvert. A quoi il répondit que, parlant sur ce sujet avec les matelots, pendant que je dormois, un d'entre eux lui avoit dit qu'il avoit observé trois aigles volant vers le nord : mais il n'avoit point remarqué qu'ils fussent plus gros qu'à l'or-

dinaire; ce qu'il faut imputer, je crois, à la grande hauteur où ils se trouvoient, et aussi ne put-il pas deviner pourquoi je faisois cette question. Ensuite je demandai au capitaine combien il croyoit que nous fussions éloignés de terre : il me répondit que, par le meilleur calcul qu'il eût pu faire, nous en étions éloignés de cent lieues. Je l'assurai qu'il s'étoit certainement trompé presque de la moitié, parceque je n'avois pas quitté le pays d'où je venois plus de deux heures avant que je tombasse dans la mer : sur quoi il recommença à croire que mon cerveau étoit troublé, et me conseilla de me remettre au lit dans une chambre qu'il avoit fait préparer pour moi. Je l'assurai que j'étois bien rafraîchi de son bon repas et de sa gracieuse compagnie, et que j'avois l'usage de mes sens et de ma raison

aussi parfaitement que je l'avois jamais eu. Il prit alors son sérieux, et me pria de lui dire franchement si je n'étois pas troublé dans mon ame, et si je n'avois point la conscience bourrelée de quelque crime pour lequel j'avois été puni par l'ordre de quelque prince et exposé dans cette caisse, comme quelquefois les criminels en certains pays sont abandonnés à la merci des flots dans un vaisseau sans voiles et sans vivres; que, quoiqu'il fût bien fâché d'avoir reçu un tel scélérat dans son vaisseau, cependant il me promettoit sur sa parole d'honneur de me mettre à terre en sûreté au premier port où nous arriverions. Il ajouta que ses soupçons s'étoient beaucoup augmentés par quelques discours très absurdes que j'avois tenus d'abord aux matelots, et ensuite à lui-même, à l'égard de ma

boîte et de ma chambre, aussi bien que par mes yeux égarés et ma bizarre contenance.

Je le priai d'avoir la patience de m'entendre faire le récit de mon histoire : je le fis très fidèlement depuis la derniere fois que j'avois quitté l'Angleterre jusqu'au moment qu'il m'avoit découvert ; et comme la vérité s'ouvre toujours un passage dans les esprits raisonnables, cet honnête et digne gentilhomme, qui avoit un très bon sens et n'étoit pas tout-à-fait dépourvu de lettres, fut satisfait de ma candeur et de ma sincérité. Mais d'ailleurs, pour confirmer tout ce que j'avois dit, je le priai de donner ordre de m'apporter mon armoire, dont j'avois la clef ; je l'ouvris en sa présence, et lui fis voir toutes les choses curieuses travaillées dans le pays d'où j'avois été tiré d'une maniere si étrange. Il y avoit,

entre autres choses, le peigne que j'avois formé des poils de la barbe du roi, et un autre de la même matiere dont le dos étoit d'une rognure de l'ongle du pouce de sa majesté; il y avoit un paquet d'aiguilles et d'épingles longues d'un pied et demi ; une bague d'or, dont un jour la reine me fit présent d'une maniere très obligeante, l'ôtant de son petit doigt et me la mettant au cou comme un collier. Je priai le capitaine de vouloir bien accepter cette bague en reconnoissance de ses honnêtetés, ce qu'il refusa absolument. Enfin je le priai de considérer la culotte que je portois alors, qui étoit faite de peau de souris.

Le capitaine fut très satisfait de tout ce que je lui racontai, et me dit qu'il espéroit qu'après notre retour en Angleterre je voudrois bien en écrire la relation et la donner au public. Je

répondis que je croyois que nous avions déja trop de livres de voyages; que mes aventures passeroient pour un vrai roman et pour une fiction ridicule ; que ma relation ne contiendroit que des descriptions de plantes et d'animaux extraordinaires, de lois, de mœurs, et d'usages bizarres ; que ces descriptions étoient trop communes, et qu'on en étoit las ; et que n'ayant rien autre chose à dire touchant mes voyages, ce n'étoit pas la peine de les écrire. Je le remerciai de l'opinion avantageuse qu'il avoit de moi.

Il me parut étonné d'une chose, qui fut de m'entendre parler si haut, me demandant si le roi et la reine de ce pays étoient sourds. Je lui dis que c'étoit une chose à laquelle j'étois accoutumé depuis plus de deux ans, et que j'admirois de mon côté sa voix et celle de ses gens, qui me sembloient

toujours me parler tout bas et à l'oreille, mais que, malgré cela, je les pouvois entendre assez bien; que quand je parlois dans ce pays, j'étois comme un homme qui parle dans la rue à un autre qui est monté au haut d'un clocher, excepté quand j'étois mis sur une table ou tenu dans la main de quelque personne. Je lui dis que j'avois même remarqué une autre chose, c'est que, d'abord que j'étois entré dans le vaisseau, lorsque les matelots se tenoient debout autour de moi, ils me paroissoient infiniment petits; que, pendant mon séjour dans ce pays, je ne pouvois plus me regarder dans un miroir, depuis que mes yeux s'étoient accoutumés à de grands objets, parceque la comparaison que je faisois me rendoit méprisable à moi-même. Le capitaine me dit que pendant que nous soupions il avoit

aussi remarqué que je regardois toutes choses avec une espece d'étonnement, et que je lui semblois quelquefois avoir de la peine à m'empêcher d'éclater de rire; qu'il ne savoit pas fort bien alors comment il le devoit prendre, mais qu'il l'attribua à quelque dérangement dans ma cervelle. Je répondis que j'étois étonné comment j'avois été capable de me contenir en voyant ses plats de la grosseur d'une piece d'argent de trois sous, une éclanche de mouton qui étoit à peine une bouchée, un gobelet moins grand qu'une écaille de noix; et je continuai ainsi faisant la description du reste de ses meubles et de ses viandes par comparaison. Car, quoique la reine m'eût donné pour mon usage tout ce qui m'étoit nécessaire dans une grandeur proportionnée à ma taille, cependant mes idées étoient occupées entierement de

ce que je voyois autour de moi, et je faisois comme tous les hommes, qui considerent sans cesse les autres sans se considérer eux-mêmes, et sans jeter les yeux sur leur petitesse. Le capitaine, faisant allusion au vieux proverbe anglois, me dit que mes yeux étoient donc plus grands que mon ventre, puisqu'il n'avoit pas remarqué que j'eusse un grand appétit, quoique j'eusse jeûné toute la journée; et, continuant de badiner, il ajouta qu'il auroit donné avec plaisir cent livres sterling pour avoir le plaisir de voir ma caisse dans le bec de l'aigle et ensuite tomber d'une si grande hauteur dans la mer, ce qui certainement auroit été un objet très étonnant et digne d'être transmis aux siecles futurs.

Le capitaine, revenant du Tunquin, faisoit sa route vers l'Angleterre, et avoit été poussé vers le nord-est à

quarante degrés de latitude, et à cent quarante-trois de longitude : mais un vent de saison s'élevant deux jours après que je fus à son bord, nous fûmes poussés au nord pendant un long temps; et côtoyant la nouvelle Hollande, nous fîmes route vers l'ouest-nord-ouest, et depuis au sud-sud-ouest, jusqu'à ce que nous eussions doublé le Cap de Bonne-Espérance. Notre voyage fut très-heureux, mais j'en épargnerai le journal ennuyeux au lecteur. Le capitaine mouilla à un ou deux ports, et y fit entrer sa chaloupe pour chercher des vivres et faire de l'eau : pour moi, je ne sortis point du vaisseau que nous ne fussions arrivés aux Dunes. Ce fut, je crois, le trois de juin mil sept cent six, environ neuf mois après ma délivrance. J'offris de laisser mes meubles pour la sûreté du paiement de

mon passage; mais le capitaine protesta qu'il ne vouloit rien recevoir. Nous nous dîmes adieu très-affectueusement, et je lui fis promettre de me venir voir à Redriff. Je louai un cheval et un guide pour un écu que me prêta le capitaine.

Pendant le cours de ce voyage, remarquant la petitesse des maisons, des arbres, du bétail, et du peuple, je pensai me croire encore à Lilliput : j'eus peur de fouler aux pieds les voyageurs que je rencontrai, et je criai souvent pour les faire reculer du chemin : en sorte que je courus risque une ou deux fois d'avoir la tête cassée pour mon impertinence.

Quand je me rendis à ma maison, que j'eus de la peine à reconnaître, un de mes domestiques ouvrant la porte, je me baissai pour entrer, de crainte de me blesser la tête ; cette

porte me sembloit un guichet. Ma femme accourut pour m'embrasser ; mais je me courbai plus bas que ses genoux, songeant qu'elle ne pourroit autrement atteindre ma bouche. Ma fille se mit à mes genous pour me demander ma bénédiction ; mais je ne pus la distinguer que lorsqu'elle fut levée, ayant été depuis si longtemps accoutumé à me tenir debout, avec ma tête et mes yeux levés en haut. Je regardai tous mes domestiques, et un ou deux amis qui se trouverent alors dans la maison, comme s'ils avoient été des pygmées, et moi un géant. Je dis à ma femme qu'elle avoit été trop frugale, car je trouvois qu'elle s'étoit réduite elle-même et sa fille presque à rien. En un mot, je me conduisis d'une manière si étrange, qu'ils furent tous de l'avis du capitaine quand il me vit d'abord, et

conclurent que j'avois perdu l'esprit, Je fais mention de ces minuties pour faire connaître le grand pouvoir de l'habitude et du préjugé.

En peu de temps je m'accoutumai à ma femme, à ma famille, et à mes amis : mais ma femme protesta que je n'irois jamais sur mer ; toutefois mon mauvais destin en ordonna autrement, comme le lecteur le pourra savoir dans la suite. Cependant c'est ici que je finis la seconde partie de mes malheureux voyages.

FIN DE LA SECONDE PARTIE
ET DU TOME PREMIER.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LA SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE DE LA SECONDE PARTIE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest. 21